

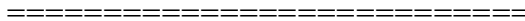
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME SECOND
(VICHNOUPARVAN)

13ème Thème - Lectures 145 à 157

Représentations dramatiques à Dwâravatî : fête maritime, arrivée des comédiens, description de l'automne et de la ville

CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

FÊTE MARITIME DE DWÂRAVATÎ.

Djanamédjaya dit :

Vénérable Mouni, tu viens de me raconter la mort d'Andhaca, et le triomphe de Siva qui rendit la paix aux trois mondes. Fais-moi le plaisir de me dire maintenant comment l'autre corps de Nicoumbha fut tué par le dieu qui porte le tchakra.

Vêsampâyana reprit :

Illustre Râdjarchi, tu possèdes la foi, et je puis te confier l'histoire du maître du monde, du tout-puissant Hari. Dwâravatî était devenue le séjour de l'incomparable Vichnou : cependant arriva le moment du pèlerinage maritime¹ au tîrtha, appelé Pindâraca. Le roi Ougraséna et Vasoudéva furent chargés de la surveillance de la ville : tous les autres partirent. Ils formaient des groupes différents : dans l'un brillait Balarâma, dans l'autre le sage Djanârdana, maître du monde, ailleurs les jeunes Yâdavas pareils à des Immortels. A la suite de ces nobles enfants de Vrichni, tous remarquables par leur beauté et leurs parures, venaient des milliers de femmes ; car depuis la victoire des puissants Yâdavas sur les Dêtyas, une foule de courtisanes s'était établie à Dwâravatî. Ces femmes, destinées aux plaisirs² de cette vaillante jeunesse, et accoutumées au faste et à l'humeur des Kchatryias, devaient, par la facilité des jouissances, prévenir entre les Yâdavas les disputes que cause ordinairement la passion : telle avait été la sage pesée de Crichna.

Mais l'illustre Balarâma se contentait de l'amour de la seule Révatî, et leur tendresse mutuelle ressemblait à celle du Tchacravâca³. Échauffé par la cādambarî⁴, orné d'une guirlande de fleurs sauvages, sur les flots de l'Océan, ce héros goûtait avec Révatî des plaisirs purs et innocents. Sur le même théâtre, Govinda, à l'oeil de lotus, Govinda,

¹ समुद्रयात्रा, *samoudrayâtrâ*. On donne le nom d'yâtrâ à un jour de fête qui consiste en pèlerinage, à un endroit sacré, ou en procession pour promener des idoles. C'est ainsi que la fête de Crichna, à Djagannatha, est appelée *Rathayâtrâ* parce qu'on fait sortir le char de ce dieu. Ces fêtes sont accompagnées de réjouissances, et de représentations dramatiques qui portent aussi le nom d'yâtrâ.

² L'expression sanscrite qui désigne cette espèce de femmes ressemble parfaitement à l'expression française ; क्रीडानारी ou युवती, *crîdânârî* ou *youvâtî* (*lulus puella*).

³ Voyez lect. CXXXVII, note 6.

⁴ Voyez lect. XCXVII, tom. I.

créateur suprême, se livrait aussi à des ébats joyeux et variés⁵ avec ses seize mille femmes ; et chacune, éprise de son divin époux, se disait : « C'est moi qui suis la bien-aimée : c'est moi que dans ses jeux sur la surface de l'Océan il a choisie pour compagne ». Toutes en effet portent sur leurs membres des traces de leurs luttes amoureuses ; toutes sont satisfaites ; et, fières de la faveur de Govinda, elles lèvent la tête avec orgueil et disent aux suivantes qui les entourent : En voyant dans le miroir les traces que ses ongles ou ses dents ont laissées sur leur sein, sur leur lèvre, elles se réjouissent. Elles chantent, et leurs voix célèbrent la naissance de Crichna. Elles dévorent⁶ de leurs regards et ses yeux et le lotus de son visage. Leurs yeux, leur âme est toute remplie de l'image de cet époux qui est aussi leur amant ; et il semble que la certitude d'être aimée seule ajoute encore à leurs charmes. Tout occupées de l'unique objet qui les captive, elles n'éprouvent aucun sentiment de jalousie. Le divin Nârâyana a contenté leurs désirs, et toutes sans exception portent leur tête avec fierté, heureuses du titre d'amies de Késava.

Ainsi ce dieu poursuivait avec toutes ses femmes le cours de ses plaisirs heureusement diversifiés. L'Océan, qui en est le théâtre, a, par l'ordre de Crichna, dépouillé ses ondes de leur amertume : ses flots calmes et limpides exhalent toute espèce de parfums. Ces femmes, pour agacer leur époux, font jaillir l'eau sur les chevilles de ses pieds, ses genoux, ses cuisses, sa poitrine : ainsi les pluies de l'automne tombent sur l'Océan. Késava les couvre à son tour d'une onde légère : ainsi les nuages du ciel arrosent les plantes fleuries. Mollement inclinées, elles s'écrient en regardant tendrement Hari : Elles fendent les flots sur des bateaux formés d'un bois léger, et qui représentent les uns des hérons, des paons ou des éléphants, les autres des poissons et des monstres marins, enfin toute espèce de figure ; d'autres nagent, de manière à montrer aux yeux de Djanârdana enchanté leurs seins pareils à deux coupes élégantes⁷.

Roukminî se mêle à ces jeux qui font le bonheur de son époux. C'était une suite non interrompue de plaisirs, auxquels prenaient part le plus grand des Immortels et ses joyeuses compagnes. Couvertes d'un léger vêtement, ces femmes, dans leurs mouvements vifs et folâtres, ressemblaient à d'aimables et beaux lotus flottant sur la surface des eaux. Crichna, habile à peindre et à exprimer la passion, s'adressait à chacune suivant son caractère, et savait la soumettre à son doux empire. Oui, le divin, l'éternel Hrichîkésa multipliait ses plaisirs, tendrement enchaîné par ses amantes ; celles-ci, trompées par les apparences, le prenaient pour un simple mortel, digne par sa naissance et ses vertus de leurs constants hommages. En voyant le soin qu'il mettait à varier leurs jouissances, en considérant ses qualités, son mérite, le doux sourire qui précédait toutes ses paroles, ces épouses, ivres d'amour, vouaient à Crichna une espèce de culte.

Ailleurs les groupes variés, composés de jeunes gens et de femmes, embellissaient la surface de la mer. Crichna, pour achever de subjuguier leurs sens, avait mandé les Apsarâs, savantes dans l'art de la danse et du chant, et les héros Yâdavas ne pouvaient contenir les transports de leur admiration en voyant les pantomimes⁸, en entendant la voix harmonieuse et les instruments de ces femmes divines ; car, voulant que rien ne manquât à la fête, le dieu avait fait venir de la cour de Couvéra et de celle d'Indra les Apsarâs les

⁵ Cette idée est exprimée par le mot : वैश्वरूप , *vêswarôûpa*, plusieurs fois répété. Je n'ai pas cru qu'il pût être ici question de la faculté que possédait Crichna de se multiplier et de se présenter en même temps à toutes ses épouses.

⁶ Le texte dit : elles boivent.

⁷ Je n'ai trouvé que ce sens raisonnable à ce vers : स्तनकुम्भैस्तया तेरुः कुम्भैरिव तथापराः.

⁸ अभिनय, *abhinaya*.

plus habiles. Ces nymphes, appelées par la volonté du tout-puissant Crichna, étaient arrivées, et, baissant devant lui avec respect leur tête ornée de cinq aigrettes⁹, elles attendaient ses ordres. Késava, les relevant avec bonté, leur dit : « Déesses amies de la joie, soyez sans crainte : allez auprès des Yâdavas, et pour l'amour de moi contribuez à leurs plaisirs. Développez votre adresse dans les arts de la danse et du chant, dans la pantomime, et sur les divers instruments. De cette manière vous mériterez les faveurs que vous pouvez désirer. Je considère les Yâdavas comme d'autres moi-même ». A l'instant ces Apsarâs, inclinant la tête devant Hari, vont exécuter ses ordres et se présentent aux Yâdavas.

Leur présence donne à la mer un nouvel éclat : ainsi brillent dans le ciel les éclairs au sein des nuages. S'élevant sur les flots comme sur un terrain solide, elles font entendre un concert de ces instruments dont les sons se prolongent mieux sur l'eau¹⁰, et représentent avec des gestes animés les pièces qui font l'admiration du Swarga. Leurs parfums, leurs guirlandes divines, leurs vêtements, leurs regards agaçants, leurs tendres mouvements et leurs sourires subjuguent l'âme des Yâdavas, qui ne peuvent résister aux flammes de leurs prunelles, à l'élégance de leurs gestes, à la grâce de leurs lèvres riantes, à la tendre expression de leur jeu. Alors, plongés dans une douce ivresse¹¹, ils se laissent entraîner dans les airs, au milieu de ces régions où règne le vent. Crichna, pour leur complaire, vient jouer dans les plaines célestes avec ses seize mille épouses. Les Yâdavas connaissent sa toute-puissance, et ce prodige ne les étonne pas ; ils se voient sans trembler au-dessus de ces vastes abîmes de l'air. Les uns se rendent de là sur le Rêvata, les autres dans leurs demeures, ou dans les bois dont la solitude les charme.

Par la volonté du maître du monde, de l'incomparable Vichnou, l'eau de la mer est devenue potable. Ces beautés à l'oeil de lotus, courant sur l'eau comme sur le sol, entraînaient avec elles par la main ces jeunes héros, se plaisant quelquefois à plonger avec eux dans les flots. A leur disposition se trouvaient des mets et des boissons de toute espèce¹², selon la forme qu'ils pouvaient souhaiter. Ornées de guirlandes élégantes, dans des réduits mystérieux, elles leur faisaient savourer des voluptés qui ne sont connues que des habitants du Swarga. Cependant le soir approchait : mais les Vrichnis et les Andhacas, non fatigués de plaisir, après les ablutions ordinaires, montèrent avec leurs compagnes sur des vaisseaux magnifiquement ornés, et continuèrent leurs jeux. Sur ces vaisseaux, l'art de Viswacarman avait représenté des places carrées, des portiques arrondis, des terrasses. L'oeil surpris pourrait les prendre pour le Kêlâsa, le Mandara ou le Mérou, car ils sont chargés d'arbres, de bêtes fauves, d'oiseaux ; on y voit des arcades ornées de lapis-lazuli¹³, de longs cordons de pierres précieuses, de nombreux filets de saphir¹⁴,

⁹ Ces mots servent de traduction à l'épithète पञ्चचूड, *pantchatchoûda*.

¹⁰ Le texte dit seulement : des instruments d'eau, जलवाद्यानि, *djalavâdyâni*. Je n'ai pas cru que l'auteur désignât ici l'instrument qui forme une espèce d'harmonica, et qu'on appelle *djalataranga*. Cet instrument consiste en une coupe de métal, remplie d'eau, d'où l'on tire des notes harmonieuses.

¹¹ Ce passage me semble exprimer le délire de leur enthousiasme et de leur ivresse : ils se croient transportés dans les cieux. Le poète dépeint l'erreur de leur imagination exaltée comme une réalité.

¹² Ici se retrouve le vers que nous avons cité dans la note 6 de la lecture précédente.

¹³ Cette pierre s'appelle *vêdoûrya*, parce qu'on l'extrait du mont Vidoûra. Le XIIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 437, parle d'une préparation liquide de ce minéral, qui donne aux objets une apparence d'or et d'émail.

¹⁴ मसार, *masâra*. C'est aussi le nom de l'émeraude.

de cristal¹⁵, d'émeraudes¹⁶ et d'or. On admire aussi sur quelques-uns des hérons, des perroquets, des éléphants. Ces vaisseaux tout brillants d'or étaient dirigés par d'habiles pilotes, et sillonnaient la mer qui soulevait ses vagues avec orgueil. L'empire de Varouna était couvert de tout côté de navires dressant leurs voiles blanches, de galères, de barques d'écorce¹⁷. Çà et là des villes aériennes de Gandharvas venaient à côté des vaisseaux Yâdavas se poser sur les flots de la mer. Sur ces vastes bâtiments imaginés pour réunir tous les genres de plaisir, Viswacarman avait formé une espèce de Nandana¹⁸ : des jardins, d'élégants édifices, des arbres, des lacs, des chars, enfin toutes les merveilles de l'art se trouvaient, suivant l'ordre de Nârâyana, disposées par l'ouvrier céleste de manière à reproduire aux yeux des Yâdavas enchantés tous les prodiges du Swarga. Posés sur les branches des arbres, des oiseaux faisaient entendre leurs sons mélodieux, et en faveur des Yâdavas leurs accents semblaient avoir une douceur nouvelle. Des Cokilas blancs, descendus du séjour céleste, trouvaient pour ces héros des chants harmonieux et variés. Sur le haut des terrasses brillantes comme les rayons de la lune, des paons s'agitaient en cadence, développant les trésors de leur queue et charmant les oreilles de leur voix. Tous les pavillons de ces vaisseaux étaient couronnés de guirlandes et garnis d'oiseaux ou d'essaims d'abeilles bourdonnantes. Par la volonté de Crichna les arbres s'étaient couverts de fleurs, et autour de chacun d'eux régnait la saison qui lui convient. L'air était doucement agité par le souffle d'un vent agréable, qui séchait la sueur causée par la fatigue du plaisir, et qui, embaumé des parfums de toutes les fleurs, avait la fraîcheur du sandal. Les Yâdavas, au gré de leurs désirs, obtenaient, par la faveur de Crichna, le chaud ou le froid qu'ils demandaient au milieu de leurs jeux. Le dieu qui porte le tchakra les protège, et ils n'ont à craindre ni la toux, ni la soif, ni la maladie, ni l'inquiétude.

Cette fête maritime, donnée aux illustres Yâdavas, était donc embellie de danses et de chants : les orchestres résonnaient sans interruption, et les jeux couvraient la mer sur une étendue de plusieurs yodjanas. Tous ces héros étaient comme autant de rois. Quant à leur protecteur, au divin Nârâyana, Viswacarman lui avait préparé une galère capable de contenir toute sa suite. Les pierreries des trois mondes avaient été employées sur ce vaisseau. Chacune des épouses de Crichna avait son habitation resplendissante d'or, de diamants et de lapis-lazuli, parée de fleurs de toutes les saisons, parfumée de toute espèce d'essence, et animée de la présence de ces oiseaux célestes dont le langage est doux et harmonieux.

CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

AUTRES DÉTAILS SUR LA FÊTE DE DWÂRA VATÎ.

Vêsampâyana dit :

Balarâma prend aussi sa part de tous ces plaisirs ; mollement couché près de Révatî, resplendissant de riches parures, le visage couvert de la poudre de sandal, les yeux rouges, les bras pendants, le corps mal assuré, la tête affaiblie par l'effet enivrant de la câdambarî, il est vêtu d'une robe aussi noire que le nuage orageux, tandis que lui-même il est blanc comme le rayon de la lune. On croirait voir le disque de cet astre dans toute sa

¹⁵ J'ai traduit ainsi le mot *galwarca*, auquel le dictionnaire donne la signification de lapis-lazuli.

¹⁶ Littéralement la pierre de Garouda.

¹⁷ शल्लिकाभिः नौभिः.

¹⁸ Jardin céleste d'Indra

splendeur, brillant au milieu d'une couronne de nuages. Le seul pendant qu'il porte à son oreille gauche¹, doucement agité par le mouvement de sa tête, rend un son agréable : de temps en temps le dieu jette de côté un tendre regard sur son amie, dont il contemple les attraits avec ravissement.

C'est alors que, pour obéir aux ordres du vainqueur de Cansa et de Nicoumbha, les belles et folâtres Apsarâs, à la taille élégante et svelte, se présentent dans le séjour de Balarâma, qui, pour sa richesse, est comparable à la demeure des dieux. Elles saluent Râma et Révatî ; au son des instruments, les unes dansent, les autres chantent. Quelques-unes, prenant les ordres de Balarâma et de la fille du roi Rêvata, représentent par leur pantomime l'histoire des amours de ce héros et de cette princesse. D'autres, empruntant le costume, le langage, les manières des femmes du pays, forment des chœurs, frappent leurs mains en mesure², et, suivant le mouvement d'une vive et agréable cadence, figurent par leurs gestes ou célèbrent par leurs chants les heureux exploits et la grandeur de Sancarhana et de Crichna, la mort de Cansa³, de Pralamba⁴ et des autres Dêtyas, la chute de Tchânoûra au théâtre⁵, la gloire d'Yasodâ, le trait par lequel Crichna mérita le nom de Dâmodara⁶, la mort d'Arichta⁷, de Dhénouca⁸, de Poûtanâ⁹, l'établissement des pasteurs dans le pays de Vradja¹⁰, la force avec laquelle Djanârdana brisa les deux ardjounas¹¹. Elles disent comment il créa des troupes de loups qui portaient la mort avec eux¹² ; comment il dompta dans le lac de l'Yamounâ le roi des serpents, le cruel Câliya¹³ ; comment du lac de Sankha il enleva tous les lotus¹⁴ ; comment en faveur des vaches il souleva le Govarddhana¹⁵ ; comment il redressa la taille de la parfumeuse bossue¹⁶ ; comment ce dieu, éternel et sans reproche, après avoir été nain, sut agrandir sa taille¹⁷. Elles racontent la défaite de Sôbha¹⁸,

¹ Nous avons déjà remarqué ailleurs cette circonstance : Balarâma ne porte qu'un pendant d'oreille.

² सहस्ततालं, *sahastatâlam*. Voy. tom. I, lect. LXXVI, note 8.

³ Voyez tom. I, lect. LXXXVI.

⁴ *Ibid.* lect. LXX.

⁵ *Ibid.* lect. LXXXVI.

⁶ *Ibid.* lect. LXIII.

⁷ *Ibid.* lect. LXXVII.

⁸ *Ibid.* lect. LXIX.

⁹ *Ibid.* lect. LXII.

¹⁰ *Ibid.* lect. LXII.

¹¹ *Ibid.* lect. LXIII.

¹² *Ibid.* lect. LXIV. Voyez aussi plus loin la lecture CLVIII.

¹³ Voyez tom. I, lect. LXVIII.

¹⁴ Je ne connais pas cette légende.

¹⁵ Voyez tom. I, lect. LXXIV.

¹⁶ *Ibid.* lect. LXXXIII.

¹⁷ Ce trait n'a pas de rapport avec l'histoire de Crichna ; c'est Vichnou qui apparut sous l'apparence d'un nain dans l'avatare de Vâmana

¹⁸ Prince dont il a été question dans la CVIIIe lecture, et qui a dû régner dans le pays de ces Sobiens que Quinte-Curce place près de l'Acésine, liv. IX. Je ferai remarquer que dans la CLIXe lecture, la CLXXIe et la CLXXVIe, Sâlwa et le prince de Sohha semblent devoir être deux personnages différents.

les exploits du héros qui porte le soc¹⁹, la mort de Moura²⁰, l'ennemi des dieux, l'attaque formée par des princes puissants contre le char qui portait la fille de Gândhâra²¹, l'enlèvement de Soubhadrà²², et la victoire remportée dans les plaines de Bâlâhaca et de Djambou²³, les trésors de pierres précieuses qui devinrent alors la proie du vainqueur. Tels étaient les sujets des chants de ces Apsarâs, chants délicieux, qui charmaient les souvenirs de Sancarchana et de Crichna, et qu'elles savaient varier avec un art infini. Échauffé par la câdambarî, Balarâma, tout brillant de riches parures, s'intéressait vivement à leurs jeux ; lui-même et Révatî accompagnaient du mouvement de leurs mains²⁴ le rythme de ces chants mélodieux.

Témoin des transports de Balarâma, Crichna céda lui-même au doux attrait du plaisir, et, pour encourager les autres, il se livra tout entier à la joie avec son épouse. Un héros illustre dans le monde, Ardjouna, était venu assister aux réjouissances de cette fête maritime, et, accompagné de la belle Soubhadrà, il partageait le bonheur de Crichna. Au milieu de toute cette folâtre jeunesse on distinguait le sage Gada, Sârana, Pradyoumna, Sâmba, Sâtyaki, Oudâravîrya²⁵, fils de Sâtrâdjîtî, le beau Tchârroudechna, les deux jeunes héros, Nisatha et Oulmouca, fils de Balarâma, Acroûra, Sênâpati, Sancou et d'autres chefs Yâdavas. Le vaisseau qui portait cette glorieuse réunion, par la puissance de Crichna, prit un accroissement digne du nombre et de la dignité de cette auguste assemblée. La joie dont s'enivraient ces Yâdavas, pareils à des Immortels, pénétra le monde entier, et chassa des coeurs toute pensée criminelle.

Un hôte divin, le Mouni Nârada, par amitié pour le vainqueur de Madhou et de Késin, vint animer aussi les plaisirs de cette fête. Ce Brahmane, les cheveux relevés sur la tête en une seule touffe, son luth à la main, va se placer sur le devant du vaisseau, et c'est lui qui par les sons de son instrument conduit la danse²⁶. Il s'élançait ensuite au milieu du cercle, et par ses gestes bouffons et ses imitations burlesques il amuse la société. C'est Satyabhâmâ et Késava lui-même, c'est Ardjouna et Soubhadrà, c'est le divin Balarâma et Révatî qui sont tour à tour les objets de ses plaisanteries. Il copie les mouvements de leur corps, il répète les éclats de leurs rires, il reproduit l'expression de leur joie, et ces charges exagérées

¹⁹ C'est Balarâma

²⁰ Nom d'un Dêtya, tué par Vichnou, qui pour cette raison est surnommé Mourâri.

²¹ Le Gândhâra était la province qu'on appelle aujourd'hui le Candahar. Je crois qu'il est ici question de l'aventure de Dâmodara, roi de Cachemir. Ce prince, pour venger la mort de Gonarda son père, attaqua les amis de Crichna qui revenaient d'un mariage : la mariée fut tuée, l'époux et ses amis se défendirent et ôtèrent la vie à l'agresseur, qui laissa sa femme Yasovatî enceinte. Crichna eut l'attention d'envoyer des Brahmanes à cette veuve pour la consoler. Cette princesse de Gândhâra dont il est ici question est peut-être aussi l'épouse même de Crichna, qui porte le nom de *Gândhârî* ; voyez lect. CLV : ce que semble au reste confirmer la CLXXIe lecture. Voyez aussi la mention que fait la CLIXe lecture d'une autre princesse nommée également *Gândhârî*.

²² Soubhadrà est la sœur de Crichna : elle fut enlevée par Ardjouna, qui l'épousa.

²³ Le texte porte बालाहकजम्बुमाले, *bâlâhacadjamboumâlê*. Je ne suis pas sûr de ma traduction du mot *mâla*. *Mâla* est aussi une contrée située dans l'ouest et le sud-ouest du Bengale : c'est Ramghur, ou, suivant Wilford, Mâlbhum dans le Midnapour. Le poète fait peut-être ici allusion à l'expédition de Crichna contre Andhaca, rapportée dans la lecture CXXXIX et la suivante.

²⁴ Cette idée est exprimée par le mot *sahastatâla*. Voyez plus haut note 2.

²⁵ Ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Car il ne se trouve pas parmi les noms des enfants de Crichna cités dans la CLXe lecture.

²⁶ Cette danse se nomme *rasa*. On désigne par ce mot une fête de bergers, composée de chants et de danses, entre autres d'une danse circulaire qui représente celle de Crichna et des bergères ses compagnes.

dérident le visage des personnes même les plus graves. Reprenant un discours qu'il vient d'entendre, il en prolonge avec affectation les derniers sons. Enfin par ses rires bruyants il excite le rire des autres, et sa gaieté communicative gagne toute l'assemblée et le grand Crichna lui-même.

Cependant d'après les dispositions du suprême ordonnateur de cette fête, de jeunes beautés allaient distribuant à tous les assistants des pierres précieuses, de riches vêtements, des guirlandes divines formées de fleurs de santâna, des colliers de perles, des fleurs de toutes les saisons.

Quand la danse fut finie, d'autres jeux commencèrent. Le divin Crichna, prenant par la main le Mouni Nârada, tombe avec lui dans la mer, où il pousse aussi Sâtrâdjîtî et Ardjourna, et le héros s'écrie en souriant avec joie : « Il faut nous diviser en deux partis ; jetez-vous dans les flots, et livrons nous un combat auquel les femmes seront admises. Que Balarâma, accompagné de Révatî, soit à la tête de l'un de ces partis avec mes fils et une moitié des Yâdavas : moi je commanderai la seconde division composée des autres Yâdavas et des fils de Balarâma ».

Aussitôt Crichna appelle l'Océan ; celui-ci se présente avec respect devant le dieu, qui lui dit : « Aie soin que tes ondes soient limpides et parfumées : éloigne les monstres marins. Que tes flots, ordinairement agités, soient pour nous un terrain solide et orné de mille pierres précieuses. Conforme-toi aux volontés de ce peuple. Deviens, contre ta nature, un breuvage agréable au gré de chacun. Ne présente à leur vue que de beaux poissons, brillants comme le lapis-lazuli, la perle, la pierre précieuse ou l'or. Fais sortir de ton sein de merveilleux lotus, aussi agréables à l'odorat par leur parfum qu'à la vue par leur couleur, et couverts d'abeilles qui viennent y puiser un suc délicieux. Sur la surface de tes eaux établis des vases pleins de ces liqueurs que l'on fait avec les baies de la mirâ²⁷ et du madhouca²⁸, ou de toute autre boisson fermenté²⁹. Que les Yâdavas reçoivent de toi des coupes d'or pour se désaltérer à longs traits. Que tes ondes, couvertes de fleurs aux calices blancs et parfumés, restent calmes et tranquilles au milieu de tous leurs ébats. Enfin, fais en sorte que rien ne trouble les Yâdavas et leurs compagnes uniquement occupés de leurs plaisirs ».

Ainsi parla le dieu à l'Océan, et il donna le signal des jeux de concert avec Ardjourna. Aussitôt Sâtrâdjîtî, à qui Crichna en secret a donné le mot, fait en riant rejaillir l'eau jusque sur Nârada. Balarâma, s'abandonnant sans réserve à l'ivresse du plaisir, prend la belle Révatî par la main, et se jette avec elle dans la mer. Les fils de Crichna et les chefs Yâdavas qui doivent être du côté de Balarâma s'élancent aussi dans les flots ; l'éclat de leurs vêtements est terni par l'eau, leur visage rayonne de joie, et leur tête est échauffée par les liqueurs et par l'ardeur du jeu. Non moins empressés, emportés aussi par une double ivresse, leurs vêtements en désordre, Nisatha, Oulmouca et d'autres Yâdavas se rangent du parti de Crichna. Leurs poitrines sont ornées d'une guirlande de fleurs de santâna. Distingués tous par leur force, parfumés d'essences, les combattants se réunissent autour d'une superbe bannière : ils portent pour arme une pompe maniable et légère³⁰, et

²⁷ Cette liqueur est le *mêréya*, ainsi appelé du nom de la contrée où se fabrique cette boisson, ou du mot *mirâ* qui pourrait être une plante, le *lythrum fruticorum*.

²⁸ Le *madhouca* est le *bassia latifolia* dont on tire une liqueur appelée *mâdwî* ou *mâdhwica*.

²⁹ Le nom général sous lequel on désigne les liqueurs fermentées est *sourâ*.

³⁰ Cet instrument, appelé *djalayantra*, est une espèce de seringue. Dans le Mémoire de Buchanan sur les Birmans, inséré au VI^e vol. des Recherches asiatiques, pag. 99, on parle d'une fête qui se termine par un amusement pareil : les hommes, pendant tout le dernier jour, jettent de l'eau aux femmes, et celles-ci aux hommes. Les femmes enceintes sont exclues de ces jeux, qui sont un objet de rire pour toute la jeunesse. Je ne sais plus où j'ai lu que chez ces mêmes Birmans, à la fin de l'année, il y a dans tout l'empire une

chantent des airs nationaux pleins de grâce et de mélodie. Crichna veut que les milliers de courtisanes présentes à la fête se joignent aux divines Apsarâs pour faire toutes entendre sur les instruments qui leur sont familiers des sons que répètent au loin les flots. Mais surtout les nymphes, toujours jeunes et folâtres, accoutumées à faire retentir de leurs accents les ondes du Gange céleste, charment les échos de l'Océan des éclats de leur voix harmonieuse, et des accords qu'elles tirent de leurs flûtes et de leurs autres instruments. En voyant cette réunion de beautés, on dirait une assemblée de déesses ; leurs yeux peuvent être comparés à des coupes de lotus ; des lotus forment leurs guirlandes ; elles ont dérobé tous les trésors de ces fleurs éveillées par les rayons du soleil. C'est l'espoir du plaisir ou l'ordre de Crichna qui attire toutes ces femmes, et l'Océan, couvert de mille visages brillants de si doux rayons, ressemble à un ciel où viendraient apparaître mille lunes. La mer, sillonnée par mille beautés étincelantes, est comme un vaste nuage que coupent les lueurs éblouissantes de l'éclair. Cependant les deux partis s'attaquent : Nârâyana, secondé par Nârada, fait jaillir l'eau sur ses adversaires ; les compagnons de Balarâma leur répondent par une aspersion générale. Chacun se rallie au drapeau qui le guide au combat : dans leurs mains brille l'instrument dont le piston pousse l'onde sur les rangs ennemis. La joie, l'émulation, l'ivresse les animent, et les femmes de Balarâma et de Crichna ne sont pas les moins acharnées dans cette lutte amusante. Les Yâdavas, les yeux enflammés, en présence de ces femmes, tiennent à se conduire en héros : le tube que leur main dirige vomit l'eau incessamment : l'orgueil, l'amour, l'entraînement du plaisir, tout se réunit pour soutenir longtemps leurs efforts.

Mais le dieu qui porte le tchakra a préparé pour eux de nouvelles réjouissances : il calme l'ardeur des combattants, et lui-même, avec Nârada, Ardjouna et les autres, arrive auprès de l'orchestre. La lutte a cessé, et la danse commence. Ce n'est plus un sentiment d'orgueil qui les anime : ils sont tout entiers à l'amour ; ils suivent l'exemple que leur donne Crichna, et les couples heureux se mêlent, se confondent dans des mouvements rapides et cadencés.

Oupendra lui-même en dansant a terminé le bal, et il quitte le séjour des ondes. Il prend et donne au Mouni qui l'accompagne un cosmétique convenable. Les Yâdavas aussitôt font comme lui : leurs corps sont essuyés, et ils passent, sur l'invitation de Crichna, dans la salle du banquet³¹. Placés suivant leur rang et leur âge, ils choisissent parmi les mets et les boissons ce qu'ils peuvent préférer. Les cuisiniers³², remarquables par leur propreté, ont apporté des viandes bouillies, relevées par le moyen du jus de fruits ou d'herbes acides³³, comme la grenade³⁴

cérémonie dont le but est de purifier l'homme de toutes les souillures morales qu'il a contractées durant cette même année. Les femmes munies de seringues ou tenant des vases d'eau parcourent les rues et aspergent les hommes qu'elles rencontrent, et qui ont le droit de leur rendre la pareille. Il existe encore aujourd'hui un usage qui pourrait être une imitation de ce jeu. A la grande fête du printemps, appelée *holi*, on se jette l'un sur l'autre, de loin avec une sarbacane, et de près avec la main, une poudre rouge et odorante nommée *phalgou*, *pichtâta* et *dhoûligoutchtchha*. Voyez Nouveau Journal Asiatique, n° 75, pag. 231 et 234.

31 पानभूमि, *pânabhoûmi*, mot à mot *potionis locus*.

32 सूद, *soûda*.

33 Cette classe de plantes, dont les fruits ou les feuilles sont acides, se nomme *amlavarga* : on y comprend le limon, l'orange, la grenade, le tamarin, la pomme de bois, l'oseille, le *lacoutcha* (*artocarpus lacoutcha*), la *spondias manjifera* et d'autres encore.

34 दाडिम, *dâdima*.

et l'oseille³⁵ ; ils ont servi des animaux tout entiers rôtis à la broche, tels que de jeunes buffles, bien gras, dont les chairs ruisselantes d'un jus abondant sont arrosées de beurre³⁶, et baignent dans une sauce piquante, formée de végétaux acides et de sel. Les chefs d'office³⁷ donnent leurs ordres, dont ils surveillent l'exécution ; et devant les convives sont présentées de larges tranches de biches ou d'autres gibiers, arrangées sous toutes les formes, et pénétrées des sucres de l'oseille et de la mangue³⁸ ; des poitrines tout entières, humectées de beurre et saupoudrées de sel et de poivre³⁹ ; des racines, des grenades, des citrons⁴⁰, du basilic⁴¹, de l'assa-foetida⁴², du gingembre⁴³, de l'andropogon⁴⁴, distribués çà et là en entremets pour enflammer le palais et exciter la soif ; des oiseaux rôtis, garnis d'enveloppes acides, et couverts d'une sauce onctueuse composée avec du beurre, du jus de mangue⁴⁵, de l'huile et du sel. Les liqueurs extraites de la mirâ et du madhouca, et les autres boissons fermentées coulaient dans les coupes, et ces coupes circulaient passant des mains des Yâdavas aux mains de leurs amies. Mais on ne leur sert pas seulement de ces nourritures substantielles : ils ont aussi un choix d'aliments plus légers⁴⁶, composés d'épices odoriférantes, et saupoudrés, les uns en rouge, les autres en blanc, des fromages⁴⁷ crémeux, des mets de toutes les formes, et tout pénétrés d'un beurre savoureux, des légumes, des potages⁴⁸ variés, du lait bouilli avec du sucre⁴⁹, du caillé⁵⁰ doucement

³⁵ चुक्र, *tchoukra*.

³⁶ घृत, *ghrita*, beurre clarifié (*ghee*).

³⁷ पौरोगव, *pôrogava*.

³⁸ चूत, *tchoûta* (*manjifera indica*).

³⁹ मरिच, *maritcha*.

⁴⁰ मातुलुङ्ग, *mâtoulounga* (*citrus medica*).

⁴¹ पर्णीश, *parnâsa* (*ocimum sanctum*).

⁴² हिङ्गु, *hingou*.

⁴³ आद्रक, *âdraca*.

⁴⁴ भूस्तृण, *bhoûstrina* (*andropogon schænanthus*).

⁴⁵ अम्र, *amra*, appelé aussi *capîtana*.

⁴⁶ *Bhakchya*. Voyez lect. CXXXVII, note 25.

⁴⁷ किलाट, *kilâta*

⁴⁸ सूप, *soûpa*.

⁴⁹ शर्करा, *sarcarâ*.

⁵⁰ दधि, *dadhi* ; रसाल, *rasâla*. Le *rasâla* est du lait caillé mêlé avec du sucre et des épices.

parfumé, dont on avait su diversifier l'emploi, enfin des fruits de toutes les espèces. Tels sont les divers mets et les boissons variées qu'on offre à ces Yâdavas ; et tous, même les plus sages, au milieu des joies de cette fête, oublient les règles de la modération.

Enfin rassasiés et contents ils mêlent leurs voix à celles des femmes, et commencent des chants agréables ou des airs amoureux, qu'ils accompagnent de gestes. La nuit était venue : alors Crichna avertit l'assemblée que l'on va exécuter les airs des Tchhâlikyas⁵¹, qui ne sont autre chose que ceux des Gandharvas célestes. Nârada prend son luth, sur lequel avec tant de science il parcourt les six degrés de l'échelle musicale⁵² ; Crichna avec Ardjourna et sa famille forme la chaîne de la danse bruyante, appelée hallîsaca⁵³. Les plus illustres d'entre les Apsarâs font résonner le tambourin et les autres instruments. La fête alors se trouve couronnée, et les regards de Crichna et de son frère sont délicieusement charmés par l'apparition de la belle Rambhâ, à la taille élancée, aux gestes élégants, d'Ourvasî, aux beaux yeux bien fendus, d'Hémâ, de Misrakésî, de Tilottamâ, de Ménacâ, et des autres, qui, pour complaire à Crichna, viennent déployer leur science dans l'art du chant et de la pantomime, et conquérir tous les suffrages par leur talent gracieux et flexible. Le fils de Vasoudéva, émerveillé de leurs chants, de leurs danses, de leurs gestes, leur prodigue des louanges, et charge leurs compagnes de distribuer le bétel⁵⁴ d'honneur et des fruits d'une odeur admirable.

En effet, à ces airs des Tchhâlikyas-Gandharvas apportés, par une faveur particulière de Crichna, du ciel sur la terre, à ces plaisirs tout divins, réservés pour les oreilles des Yâdavas, le fils de Roukminî a voulu joindre les douceurs d'un bétel qu'il a lui-même habilement composé, mélange délicieux de cinq aromates⁵⁵ dignes de la bouche des rois, substance merveilleuse, qui est, pour Nârâyana lui-même comme pour les hommes, un objet éternel d'envie, qui, par l'effet d'une douce ivresse, donne au mortel la prospérité, les richesses, les honneurs, la victoire, la vertu, la pureté, qui fait luire à ses yeux l'aurore du bonheur, dissipe les mauvais songes et tue le péché.

Ces chants des Tchhâlikyas-Gandharvas sont ceux que le fameux roi Rêvata, admis dans la demeure des dieux, entendit pendant quatre âges, et qui furent cause de l'erreur par laquelle il prit des milliers d'années pour un seul jour⁵⁶. On exécuta ensuite la Soucoumâradjâti⁵⁷, qui n'est que la Gândharvadjâti, brillante de mille lumières. Toute la

⁵¹ Je n'ai trouvé sur ce mot aucune espèce de renseignement, et l'ignorance complète où je suis resté sur sa signification a dû influencer sur la traduction de tout ce passage. Je confesse donc en toute humilité que plusieurs endroits de la fin de cette lecture m'ont présenté des difficultés dont je ne me flatte nullement d'avoir trouvé la solution. Je pense que le mot *tchhâlikya* est un des noms des Gandharvas. La racine de ce mot pourrait bien être छल *tchhala*, qui signifie *adresse, déception*.

⁵² Voyez lect. CXXVI, note 7.

⁵³ C'est une ronde ordinairement exécutée par des femmes.

⁵⁴ ताम्बूल, *tâmboula* ; c'est le *piper betel* dont la feuille, mêlée à la noix d'aréca, quelquefois à un peu de chaux et à plusieurs épices, forme une substance que mâchent avec plaisir les Indiens, et qui porte le nom de *pan*.

⁵⁵ Je suppose que ces cinq aromates sont les cinq épices indiquées par M. Wilson au mot पञ्चसुगन्धिक, *pantchassougandhica*, savoir, le clou de girofle, la muscade, le camphre, le bois d'aloès et le coccola, *cocculus indicus*.

⁵⁶ Voyez tom. I, lect. X.

⁵⁷ Ce passage est surtout un de ceux dont j'ai déclaré que la traduction était fort conjecturale. Le sens général me conduit à regarder la soucoumâradjâti comme l'air d'une danse particulière, qui probablement s'exécutait avec des flambeaux ; de là son nom, qui signifie *jasmin*, chaque danseur, avec

beauté de cette danse fut vivement sentie par Crichna et Nârada, par Pradyoumna et les principaux Yâdavas, qui reconnurent qu'elle était une émanation des Tchhâlikyas : ainsi les guides retrouvent dans un mauvais pays les traces du chemin. On peut jusque dans la mer distinguer l'eau des rivières : on peut à la bonté de ses fruits nommer telle ou telle colline. Il n'est aussi que le Tchhâlikya qui réunisse tant de science pour la mesure⁵⁸, les demitons⁵⁹, les six tons principaux⁶⁰ ; et en effet la Soucoumâradjâti n'est qu'une petite partie d'un vaste corps.

Mais ces chants devaient cesser : car tout, même les dieux, les Maharchis, les Gandharvas ont une fin ; c'est ce que la science nous apprend. Ces concerts célestes, dont la bonté de Crichna permettait à des mortels de jouir, sont terminés : cependant ces fêtes se renouvellent souvent pour eux. Enfants, jeunes hommes et vieillards, tous se livrent à la joie ; mais jeunes ils annoncent, vieux, ils prouvent qu'ils sont dignes du beau nom d'Yâdavas, vivante image de ceux qui les ont précédés dans cette carrière mortelle, toujours pleins de valeur, toujours pénétrés de l'amour de leurs devoirs. Les vieillards, dans les leçons qu'ils adressent aux autres, font valoir non pas l'autorité que donne l'âge, mais celle que donne l'amitié : doux privilège que chacun se plaît à respecter parmi ces Dasârhas, ces Vrichnis et ces Andhacas, amis de leurs enfants, et respectueux envers leurs parents.

Enfin Crichna prend congé de cette brillante assemblée. Les divers chœurs des Apsarâs saluent avec respect le vainqueur de Késin, et remontent au ciel, portant la joie dans leur âme et la laissant aussi sur la terre.

CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

ENLÈVEMENT DE BHÂNOUMATÎ.

Vêsampâyana dit :

Pendant que les Yâdavas étaient occupés de sacrifices et de fêtes, un terrible ennemi des dieux méditait le crime, et, pour son propre malheur, il l'exécutait : le Dâna Nicoumbha enlevait la jeune Bhânoumatî, fille de Bhânou. Fidèle à son ancienne haine, il a recours aux secrets de la magie, et, se rendant invisible, il obsède et tourmente les femmes des Yâdavas. Il avait encore à venger la mort de son frère Vadjranâbha et de Prabhâvatî, fille de ce prince, tous deux tués par Pradyoumna¹. Profitant du moment favorable, le rusé Dâna pénètre dans le parc de Bhânou, que sa position et ses défenses semblaient mettre à l'abri de toute surprise. Tout à coup un grand bruit se fait entendre dans le gynécée² ; l'air a retenti au loin des cris plaintifs d'une vierge modeste. Vasoudéva et le fils d'Ahouca arrivent en armes, attirés par ces gémissements. Mais le ravisseur se cache à leurs regards

son flambeau, brillant comme une fleur de cet arbuste. Cette explication n'est, de ma part, qu'une simple supposition.

⁵⁸ ताल, *tâla*.

⁵⁹ मूच्छना, *moûrtchtchhanâ* ; c'est la septième partie d'un *grâma*. Voyez le IXe volume des Recherches asiatiques, pag. 459.

⁶⁰ Voyez lect. CXXVI, note 7.

¹ Les lectures suivantes nous apprennent que, loin de tuer Prabhâvatî, Pradyoumna la séduisit et en fit sa femme.

² कन्यापुर, *canyâpura*, mot à mot *virginum urbs*.

avec sa proie : leurs yeux n'aperçoivent rien. Ils se rendent alors auprès de Crichna, et lui racontent le crime qui vient de se commettre. Au récit de cette injure, Djanârdana s'indigne ; accompagné d'Ardjouna, il monte sur Garouda, l'ennemi des serpents. En même temps il dit au héros qui porte un poisson sur sa bannière³ de le suivre sur son char, et ordonne à l'oiseau fils de Casyapa de faire diligence.

Le redoutable Nicoumbha avait gagné la ville de Vadjranâbha : Ardjouna et Crichna l'eurent bientôt rejoint, ainsi que Pradyoumna, héros initié aux secrets de la magie. Aussitôt que Nicoumbha les eut aperçus, il tripla sa personne, et les attaqua, comme en se jouant, avec ses trois lourdes massues, hérissées de noeuds. Le misérable a dans ce moment la force d'un Immortel : de son bras gauche il tient la jeune Bhânoumatî ; de la main droite il brandit son arme menaçante. Les deux Crichnas⁴ et Pradyoumna, à cause de la jeune vierge, n'osent attaquer l'Asoura avec leur ardeur accoutumée : ils ont pour eux la force et le courage, ils sont habitués à vaincre, et cependant ils ménagent leur ennemi. Incertains, embarrassés, ils tremblent de frapper celle qu'ils viennent protéger.

Ardjouna, habile à manier toutes les armes, habile surtout à tirer de l'arc, le premier, perce de ses traits le Dêtya qu'il vise comme on peut viser un éléphant ou un chameau. Ses compagnons, non moins adroits, de leurs longues flèches⁵ atteignent aussi le Dânavâ, sans toucher à la jeune vierge.

Alors, recourant aux prestiges de l'art des Asouras, Nicoumbha disparaît subitement avec Bhânoumatî : les yeux les cherchent en vain tous les deux. Cependant les trois héros ne cessent de le poursuivre, et s'attendent à le revoir. En effet il reparaît bientôt sous la forme d'un vautour, tenant dans ses serres la victime qu'il a enlevée. A l'instant Ardjouna recommence à le harceler de ses flèches aiguës, s'abstenant toujours de toucher Bhânoumatî. L'Asoura, planant sur la terre, parcourait les sept dwîpas, toujours suivi de ses ennemis. Enfin s'arrêtant sur le Gocarna⁶, lieu rempli de la splendeur de Mahâdéva, et dont les dieux et les Asouras pénitents n'osent approcher, il va de là s'abattre dans une île du Gange. Pradyoumna s'élance avec rapidité, et s'empare de Bhânoumatî : cependant les deux Crichnas, de leurs flèches acérées repoussent le Dêtya qui, laissant Gocarna au nord,

³ C'est Pradyoumna, fils de Crichna, lequel fut trouvé miraculeusement dans le ventre d'un poisson. On le regarde comme l'Amour régénéré, de là vient que dans le texte il est souvent appelé *Câma*.

⁴ Nous avons déjà vu qu'Ardjouna portait aussi le nom de Crichna, peut-être à cause de l'amitié qui l'unissait au fils de Vasoudéva.

⁵ Le texte dit qu'elles sont longues d'une *vitasti*, mesure qui équivaut à une palme ou à douze doigts.

⁶ Le Gocarna est un lieu consacré à Siva, delà vient que ce dieu est surnommé Gocarnésvara. Voyez dans le XVIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 461, une invocation bouddhique en son honneur. Mais il ne m'est pas facile de dire où cet endroit est situé. M. Wilson nous apprend que c'est un lieu de pèlerinage sur la côte de Malabar. En effet, dans l'inscription expliquée au IIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 39, ce mot se trouve cité parmi d'autres qui semblent appartenir à la presqu'île en deçà du Gange. Dans le Ve vol. du même ouvrage on place Gocarna (Gowkern) près de Mangalore. D'un autre côté, le Ier vol., pag. 129, fait mention d'un Gocarna, près du Penjab, et parmi les rivières qui sont à la droite du Gange, il en est une petite nommée *Gocarnî*. Il faudrait donc conclure que divers lieux ont porté ce nom de Gocarna. Si nous consultons les détails du texte ici traduit, nous serons portés à croire que le Gocarna, dont il y est question, se trouve au nord du Pâripâtra, puisqu'on dit que Nicoumbha quittant Gocarna qui est au nord pour se rendre vers le midi, यत्त्राथोत्तरगोकर्ण निकुम्बो दक्षिणा दिशां जगाम, arrive ensuite à Chatpoura. Une autre chose à observer, c'est que le poète fait descendre Nicoumbha du Gocarna dans une île du Gange, et, que cette rivière soit ou le grand Gange, ou le petit, dont on a parlé lect. CXXXI, note 1, et lect. CXL et CXXII, il en résulte toujours que le Gocarna de cette lecture ne peut être placé dans le Décan. Dans le Târâtantra on donne Gocarnésa pour borne au Mahâcosala du côté de l'est. Or le Mahâcosala doit correspondre à la province d'Oude. J'ignore s'il y a quelque rapport entre le nom de Gocarna, et celui de la Trivénî appelée *Carnaprayâga*.

se dirige vers le midi. Ses deux adversaires, portés sur Garouda, le poursuivent avec acharnement, et il va se réfugier à Chatpoura au milieu des siens. Crichna et son compagnon s'établissent à la porte de la caverne, et y passent la nuit.

Cependant le fils de Roukminî s'était rendu, par l'ordre de son père, à Dwâravatî, et, le coeur rempli de joie, avait ramené la fille de Bhânou. Cette mission terminée, il vint à Chatpoura, capitale des Dânavas, où il trouva les deux Crichnas guettant leur ennemi à l'entrée de sa caverne. Les trois guerriers réunirent leurs efforts contre Nicoumbha : ils avaient juré sa mort. Celui-ci bientôt sort de sa retraite et vient les braver : il est fier de sa force et de son courage. Ardjourna, avec les flèches que lance son Gândîva⁷, lui ferme le chemin.

Nicoumbha lève sa terrible massue, et frappe sur la tête Ardjourna, qui vomit le sang et s'évanouit. Le superbe Asoura poursuit sa victoire, attaque aussi en riant le fils de Roukminî qui se trouvait en avant, disparaît soudain, et continue à porter sur la tête de Pradyoumna des coups invisibles qui lui font perdre connaissance.

Govinda, voyant ses deux compagnons ainsi maltraités par le Dêtya, accourt vers lui avec colère, et brandit sa Cômodakî⁸. Aussitôt ces deux redoutables rivaux s'attaquent en poussant de grands cris. Indra, monté sur l'éléphant Êrâvana, vient avec tous les dieux pour contempler le grand combat que vont se livrer ces deux ennemis. Hrichîkésa, si souvent vainqueur, aperçoit les dieux : son courage s'accroît, et pour leur complaire il veut abattre le Dânavas. Il fait tourner plusieurs fois sa massue, et cherche habilement à frapper son adversaire. Le Dânavas, avec non moins de dextérité, brandit son arme pesante, et suit tous les mouvements de Crichna : ils tournent et retournent tous les deux dans le même cercle, et leurs clameurs retentissent tantôt comme les mugissements de deux taureaux, ou comme les cris de deux éléphants, tantôt comme le glapisement de deux singes se disputant la possession d'une femelle. Enfin avec un bruit égal à celui de huit cloches la massue de Nicoumbha tombe sur Crichna : au même instant celui-ci abaissait aussi la sienne sur la tête de Nicoumbha ; mais, étourdi par le coup qu'il avait reçu, il laisse un moment échapper son arme, il chancelle, il tombe évanoui. Le monde entier, à cet aspect, souffre avec lui. Le roi des dieux, qui voit en cet état le fils de Vasoudéva, le maître de la terre, puise au Gange céleste une eau blanche et parfumée, mêlée d'ambrosie, qu'il répand sur Crichna. Ah ! si dans cette circonstance le dieu, maître des Souras, a paru fléchir, c'est qu'il l'a bien voulu. Qui peut se flatter de pouvoir, dans le combat, faire chanceler le grand Hari ? Il a bientôt recouvré ses esprits, et, son tchakra à la main, il défie l'insensé qui déjà triomphe. Nicoumbha ne répond pas à son appel ; il emprunte le secours de la magie, et ne laisse aux yeux de Crichna qu'un corps sans mouvement. « Il se meurt, ou bien il est déjà mort », se disait Djanârdana, et guerrier il se rappelle son devoir et respecte la dépouille mortelle d'un guerrier⁹.

Cependant Pradyoumna et le fils de Countî, revenus de leur évanouissement, accourent près de Nârâyana, et ne doutent pas d'abord de la mort de Nicoumbha. Mais bientôt Pradyoumna, qui connaît l'art de la magie, dit à Crichna : « Mon père, ce n'est pas là Nicoumbha, le traître est loin d'ici ». A peine il achevait ces mots, que le corps disparaissait. Ardjourna et son maître divin ne purent s'empêcher de rire. Mais voilà que sur la terre, dans le ciel, de tous côtés apparaissent des milliers de Nicoumbhas, qui

⁷ C'est le nom de l'arc d'Ardjourna. Brahmâ d'un seul bambou forma trois arcs différents : de la portion voisine des racines, il fit le Pinâca, qu'il donna à Siva ; et du reste, le Codanda et le Gândîva, qu'il remit à Vichnou. Ce dernier arc passa ensuite entre les mains des deux premiers Râmas, d'Indra et d'Ardjourna.

⁸ Ainsi s'appelle la massue de Crichna.

⁹ La VIIe lecture des lois de Manou sl. 91 et suiv., détaille les cas dans lesquels un guerrier doit s'abstenir de frapper son ennemi.

viennent assaillir et Crichna, et le vaillant Ardjourna, et le héros fils de Roukminî. O prodige ! les uns prennent l'arc du fils de Pândou, les autres ses flèches redoutables ; quelques-uns le saisissent par les mains, d'autres par les pieds, et l'emportent dans les plaines de l'air. Bien plus, l'image d'Ardjourna prisonnier se multiplie aussi par milliers aux yeux de Crichna et de son fils. Ceux-ci de leurs flèches percent les Nicoumbhas, se gardant bien de frapper l'apparence d'Ardjourna. Mais d'un Nicoumbha que leurs traits atteignent il en naît deux. Cependant Crichna, rempli d'une science divine, qui embrasse le présent, le passé et l'avenir, Crichna, dis-je, ouvre en ce moment cet oeil merveilleux qui voit toujours la vérité : il reconnaît le véritable Nicoumbha, l'auteur de toutes ces créations fantastiques, le ravisseur d'Ardjourna. A la vue de tous les êtres, son bras accoutumé à vaincre les Asouras lance le tchakra qui va trancher la tête de cet insolent ennemi. Le charme cesse : Ardjourna, dégagé de ses liens, descend du haut des airs, et, par l'ordre de Crichna, est reçu dans les bras de Pradyoumna, où il peut enfin respirer librement, tandis que Nicoumbha, comme lui précipité du ciel, tombe à terre : sa tête est séparée du tronc, et il ressemble à l'arbre que la hache vient de séparer de ses racines.

Le dieu vainqueur revint à Dwâravatî avec Ardjourna et Pradyoumna. Il y entra au milieu des démonstrations de la joie la plus vive ; il alla saluer avec respect le grand Nârada, le priant de consoler Bhânou. Nârada dit à ce malheureux père : « Illustre Yâdava, ne t'afflige pas. Écoute-moi. Dans les jardins qui ornent le mont Rêvata, ta fille folâtrait un jour imprudemment ; elle excita la colère du Mouni Dourvâsas¹⁰, qui prononça contre elle une imprécation. Cette jeune fille, dit-il, en punition de sa folle gaieté, passera dans les bras d'un ennemi. Les autres Mounis et moi nous cherchâmes à l'apaiser : Pieux solitaire, lui disions-nous, cette vierge ignorante et naïve n'a pas voulu vous offenser. Comment avez-vous pu la punir par cette horrible imprécation ? Nous vous en supplions, révoquez votre sentence. Touché par nos prières, Dourvâsas baissa la tête et réfléchit un instant. Ce que j'ai prononcé, répondit-il, doit s'accomplir. Oui, elle passera dans les bras d'un ennemi. Mais son honneur restera sans tache, et elle reviendra à son père, pure et vertueuse. Épouse riche et fortunée, mère d'un grand nombre d'enfants, elle sera comme ce jasmin¹¹ fleuri, et répandra au loin la douce odeur de la sagesse. Ainsi se trouvera effacé jusqu'au souvenir même de ses chagrins. Noble Bhânou, continua Nârada, je vous engage à donner l'aimable Bhânoumatî au Pândava Sahadéva, jeune héros plein de foi et de vertu ». En effet Bhânou, suivant le conseil de Nârada, accorda au fils de Mâdrî¹² la main de Bhânoumatî. Le dieu qui lance le tchakra fit venir Sahadéva et le présenta lui-même : le mariage fut célébré, et les deux époux allèrent ensuite habiter leur capitale.

Celui qui, soutenu par la foi, lit ou écoute le récit de cette victoire de Crichna, s'assure le succès en toutes ses entreprises.

¹⁰ Dans la mythologie indienne, si Nârada est l'ami des plaisirs, Dourvâsas au contraire est toujours enclin à la colère. Aussi le regarde-t-on comme un avatare du terrible Siva, dieu de la destruction.

¹¹ कुमारी, *coumâri*.

¹² Pândou avait eu deux femmes, Counti et Mâdrî. Celle-ci lui donna deux enfants, Nacoula et Sahadéva.

CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE. PRÉTENTIONS DE VADJRANABHA.

Djanamédjaya dit :

Pieux Mouni, tu viens de me raconter l'enlèvement de Bhânoumatî et la victoire de Késava ; tu m'as décrit les jeux des Tchhâlikyas, la demeure des dieux, et les divertissements presque divins des illustres Vrichnis sur la mer. Dans le récit de la mort de Nicoumbha, tu m'as parlé de celle de Vadjranâbha. Aurais-tu la bonté de me la raconter ?

Vêsampâyana dit :

Oui, je vais te dire la mort de Vadjranâbha, et la victoire de Pradyoumna et de Sâmba. O fils de Bharata, un Asoura puissant dans les combats, nommé Vadjranâbha, se livra aux exercices de la pénitence sur le sommet du mont Mérou. L'aïeul du monde, Brahmâ, touché de sa piété, lui accorda le choix d'une grâce particulière : « Je veux, demanda ce Dâna, que les Dévas ne puissent me donner la mort ; que la ville de Vadjrapoura soit brillante de toute espèce de pierres précieuses ; qu'on n'y puisse arriver que par le domaine du dieu de l'air¹ ; qu'enfin les désirs² s'y trouvent satisfaits, sans qu'on y pense ; que ma capitale soit composée de faubourgs magnifiques, de larges rues³, et entourée d'un territoire immense ». Le voeu de Vadjranâbha fut exaucé : établi dans la ville de Vadjrapoura, il vit accourir en foule auprès de lui les Asouras qui habitèrent les faubourgs agréables, et couvrirent les rues de cette riche cité. Ils y apportèrent l'amour des plaisirs et en même temps leur vieille haine pour le roi des dieux.

Vadjranâbha, gâté par la fortune et fier des privilèges accordés par Brahmâ et à sa ville et à lui-même, conçut le projet de soumettre le monde. Il apparut un jour dans le Dévaloca⁴, et dit au grand Indra : « Vainqueur de Pâca, je veux réunir les trois mondes sous ma domination. Ainsi, maître des dieux, il faut me reconnaître pour souverain, ou me faire la guerre. Tous les enfants de Casyapa ont des droits égaux sur la terre ». Indra se consulta avec Vrihaspati, et répondit ensuite à Vadjranâbha : « Le Mouni Casyapa, notre père

¹ C'est, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, une manière poétique de désigner un pays de montagnes où il n'est possible d'arriver que par des routes escarpées, et telles que l'oiseau seul semble pouvoir s'y élever.

² Cette phrase ne peut avoir en français le sens amphibologique qu'elle a en sanscrit. Le mot désir est exprimé par le mot काम *câma*, qui signifie également *amour* et le *dieu d'amour*. Vadjranâbha demande que tous les désirs soient satisfaits, कामानामुपपत्ति : mais l'oracle trompeur lui accorde que les amours seront satisfaits. En effet, l'Amour va tout à l'heure perdre Vadjrapoura ; et cet Amour, c'est le fils de Cricna, Pradyoumna qui n'est autre que Câma, l'Amour régénéré.

³ J'ai traduit ainsi le mot संवाह, *samvâha*, pour lequel le dictionnaire ne me donne aucun sens convenable. Il me semble qu'en traduisant ce mot par *convectio*, on peut arriver à la signification que je lui ai donnée. वह veut dire route, chemin : संवाह doit être la voie par laquelle se font les transports, les charrois, *convectioes*.

⁴ Séjour des dieux.

commun[5], est occupé d'un sacrifice. Une fois qu'il sera libre de ce soin, il fera lui-même ce qu'il jugera convenable ».

Le Dâna se rendit auprès de Casyapa son père, et lui rapporta le discours d'Indra. Casyapa lui répondit : « Oui, quand le sacrifice sera achevé, je ferai ce qui sera convenable. En attendant, mon fils, retourne à Vadrapoura, et reste tranquille ». Il dit, et Vadjanâbha reprit le chemin de sa capitale.

De son côté, Indra s'était transporté dans la ville de Dwâravatî entourée comme d'une guirlande de portes ; il se présenta en secret devant le fils de Vasoudéva, et lui fit part des prétentions de Vadjanâbha. Djanârdana lui dit : « Roi des dieux, le fils de Soûra⁶ est occupé du grand sacrifice du cheval. Quand ce sacrifice sera terminé, je saurai bien abattre Vadjanâbha. Mais d'abord avisons ensemble au moyen de pénétrer chez lui car on n'y peut entrer que par le domaine du dieu de l'air ». Alors Cricna reçut Indra avec les honneurs qui lui étaient dus, et durant tout le temps qu'exigea la célébration du sacrifice de Vasoudéva, le souverain des dieux et son illustre protecteur réfléchirent au moyen de forcer l'entrée des états de Vadjanâbha.

Pendant les fêtes données à l'occasion de ce sacrifice, un acteur (nata) nommé Bhadra charma les Mounis assemblés par son adresse et sa légèreté. Ceux-ci lui laissèrent le choix d'une récompense particulière. Bhadra, fier comme le roi des dieux, à l'instigation de Cricna et d'Indra, et inspiré d'ailleurs par Saraswatî⁷, salua les Mounis, et exprima ainsi ses désirs : « Je veux, dit-il, être dans le cas de mériter l'estime de tous les Brahmanes, et pouvoir planer sur les sept régions de la terre, possédant le privilège de traverser les airs, et toujours distingué par mes talents : je veux qu'aucun être, animé ou inanimé, ne puisse me donner la mort, que la maladie ou la vieillesse n'ait aucune prise sur moi, que, quelle que soit la personne dont j'emprunte le costume, quelle que soit la substance vivante, morte ou même végétale, que je cherche à imiter, il me soit permis d'en représenter l'exacte ressemblance, et qu'enfin les Mounis et les autres spectateurs se trouvent toujours satisfaits de mon jeu » « Ainsi soit fait ! » dirent les Brahmanes au danseur, et depuis lors Bhadra, semblable à un dieu, parcourt les sept dwîpas, visite les villes des rois Dânavas, de l'Outtacourou⁸ passe dans le Bhadrâswa, dans le Kétoumâla ou la région d'Yama, et, quand un sacrifice se célèbre dans la ville des Yâdavas, à Dwâravatî, il accourt avec empressement pour y déployer ses talents. C'est ainsi que, par la faveur des Mounis, il est devenu citoyen du monde entier⁹.

Cependant le roi des Souras, Indra, se mit à flatter ces génies ailés, habitants du Dévaloca, et portant la forme de cygnes aux jambes noires¹⁰ : « O vous, leur dit-il, qui êtes mes frères,

⁶ C'est-à-dire Vasoudéva.

⁷ Saraswatî est la déesse de l'instruction et de l'éloquence, représentée quelquefois par une plume, un encrier et un livre. C'est à elle qu'on attribue l'invention de la langue sanscrite et des lettres dévanâgaries.

⁸ Voyez lecture CXLIII, note 7. A la place du Djamboudwîpa, on met ici la contrée d'Yama Yama, qui est le midi.

⁹ लोकनरः *locanarah*.

¹⁰ Ces oiseaux célestes portent le nom de *hansa*, et le poète leur donne l'épithète de *dhârtarâchtra*. Le *hamsa* est la monture de Brahmâ et de Saraswatî ; cet oiseau est l'oie ou le cygne. Au reste, on le distingue en trois espèces : 1° le *râdja hansa*, dont le corps est d'un blanc de lait, le bec et les pattes d'un rouge foncé ; c'est le phénicoptère ou flamant ; 2° le *mallicâksa hansa*, avec un bec et des pattes brunes ; 3° le *dhârtarâchtra hansa*, avec le bec et les pattes noires ; c'est le cygne d'Europe. L'histoire de Vadjanâbha a été mise sur la scène indienne, et l'on y voit ces merveilleux oiseaux. La pièce est en sept actes et porte le titre de *Pradyoumna vidjaya*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson.

et enfants de Casyapa comme moi¹¹, oiseaux divins, qui prêtez aux dieux et aux saints le secours de vos ailes, le ciel est menacé, et je réclame vos services contre mes ennemis. Agissez ; et, fidèles aux ordres de votre roi, vous n'avez ni imprécation, ni châtement à craindre. Les routes vous sont ouvertes de tout côté, et vous pouvez, par un chemin qui est interdit aux autres, arriver dans la ville de Vadjanâbha : il vous est facile de vous abattre sur les étangs qui ornent les jardins de son gynécée. Ce prince a une fille qui par sa beauté est la perle des trois mondes. On la nomme Prabhâvatî, parce qu'elle brille comme l'astre des nuits. Sa mère, dit-on, a obtenu pour elle de la déesse Mahâdêvî, fille d'Himâlaya, une faveur particulière, qui consiste à pouvoir, libre et indépendante de l'autorité de ses parents, choisir l'époux qui lui conviendra. Je vous recommande de lui vanter les qualités du grand Pradyoumna, sa piété, sa naissance, sa beauté, ses vertus, sa jeunesse. Nobles génies, quand vous verrez la fille de Vadjanâbha prévenue en faveur de votre protégé, ayez soin de lui rappeler le privilège que lui a donné Pârwatî : avec l'habileté dont vous êtes susceptibles, préparez adroitement toutes les voies à Pradyoumna. Regards caressants, langage flatteur, ne négligez rien : faites de Pradyoumna un éloge tel que l'âme de Prabhâvatî en soit profondément atteinte. Vous me tiendrez chaque jour au courant de vos progrès, et vous vous mettrez aussi en communication avec Crichna, mon jeune frère. Que vos efforts ne se ralentissent que lorsque Pradyoumna se verra l'heureux vainqueur de la fille de Vadjanâbha. Ces Dânavas, fiers de la faveur de Brahmâ, ne peuvent succomber sous la main des dieux : c'est aux enfants de ces dieux, c'est à Pradyoumna et à ses compagnons d'armes qu'est réservé l'honneur de les abattre. Ce héros et les autres Yâdavas, destinés à frapper Vadjanâbha, arriveront à la faveur du privilège accordé à l'acteur Bhadra, et sous le vêtement de comédiens. Voilà ce que vous aurez à faire : vous y ajouterez ce que votre sagesse vous suggérera. C'est vous qui aurez préparé notre succès, officieux génies. Les Dévas, dit-on, ne peuvent entrer à Vadjrapoura, mais Vadjanâbha leur en ouvrira les portes ».

CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DES COMÉDIENS.

Vêsampâyana dit :

Les cygnes, après avoir entendu les paroles d'Indra, se rendirent à Vadjrapoura par le chemin qui leur est naturel, et descendirent sur des lacs charmants, couverts de fleurs de lotus tendres et dorées ; ils firent retentir ces lieux de leur voix harmonieuse. Leurs manières élégantes et polies excitèrent d'abord l'étonnement. Sur la demande de Vadjanâbha lui-même, ils se transportèrent sur les étangs du gynécée, et par la douceur de leurs accents charmèrent toutes les oreilles. Le Dêtya dit à ces oiseaux célestes : Ainsi parlait Vadjanâbha ; les cygnes se rendent à son invitation, et, jaloux de répondre à la confiance d'Indra, ils entrent dans le palais du roi des Dânavas. Ce sont bientôt des amis qu'on accueille avec plaisir ; et comme ils parlent aussi la langue humaine, ils racontent des histoires agréables. Les femmes surtout s'assemblent autour d'eux, écoutant avec intérêt ces récits qui rappellent la gloire des enfants de Casyapa.

Cependant la fille de Vadjanâbha, la belle Prabhâvatî, au visage riant, à la taille élancée, se promenait à l'écart. Les cygnes l'aperçoivent, et s'approchent pour lier connaissance avec elle. L'un d'eux, Soutchimoukhî, par le charme de sa conversation, s'insinue peu à peu dans les bonnes grâces, enfin dans la confiance et l'amitié de la jeune princesse. Il

¹¹ Voyez la lecture III.

l'amusait par mille récits variés ; il lui dit un jour : « Charmante Prabhâvatî, vous êtes ce qu'on peut voir de plus aimable dans les trois mondes. Je ne sais rien de comparable à vos attraits et à vos qualités. Mais, ô ma belle amie, songez que la jeunesse se passe, et qu'elle va se perdre dans le temps, comme les fleuves dans la mer. Croyez-moi, il n'est pas de plaisir tel que celui de l'amour : c'est là pour la femme le premier des biens. Votre père vous laisse entièrement libre dans votre choix : vous pouvez à votre gré vous décider en faveur d'un Déva ou d'un Asoura. Mais quand je considère quelles sont et pour l'extérieur et pour l'esprit les qualités que présentent les jeunes Asouras, je pense qu'ils devraient rougir d'aspirer à votre main ; certes vous dédaigneriez tous ces prétendants, s'il était possible au fils de Roukminî, à Pradyoumna, de se présenter devant vous. Dans les trois mondes il n'a point d'égal pour la beauté, la naissance, l'âme et le courage. Quelque part qu'il se présente, parmi les Dévas, les Dânavas ou les mortels, il est toujours le premier, le plus vaillant comme le plus vertueux. A sa vue, tous les coeurs lui sont ouverts¹. Comparez son visage à la lune dans toute sa splendeur, ses yeux à deux lotus, sa démarche à celle du lion, et vous serez encore bien au-dessous de la vérité. Il doit sa naissance à Vichnou qui, pour le former, a pris la substance de tout ce qu'il y a de mieux sur la terre² : C'est l'Amour, c'est Ananga qui a repris son corps³. Il venait de naître quand le méchant Sambara⁴ l'enleva. Pradyoumna tua son ravisseur ; et quoiqu'il possède à fond tous les secrets de la magie, ses heureux penchants n'en sont pas altérés. Formez-vous l'idée de la réunion de toutes les qualités qu'on peut admirer dans les trois mondes, et vous aurez une image de Pradyoumna, brillant comme le feu, ferme comme la terre, pénétrant comme le soleil, profond comme l'eau ».

Prabhâvatî répondit à Soutchimoukhî : « Noble génie, j'ai bien souvent entendu parler de ce Vichnou descendu sur la terre. Mon père et le sage Nârada m'ont fait à ce sujet des récits merveilleux. C'est, dit-on, l'ennemi des Dêtyas, et, pareil à la foudre, il brûle nos tribus des feux de son tchakra, ou les accable sous les flèches de son arc et les coups de sa massue. Aussi les Asouras, qui occupent les divers quartiers de notre ville, sont-ils avertis par leur roi de veiller à leur salut. Sans doute le désir légitime d'une femme est de s'allier à un époux d'une famille plus relevée que la sienne. S'il y avait quelque moyen d'amener ici Pradyoumna, ce serait pour moi un grand bonheur ; je sens que ma race ne pourrait être qu'honorée⁵ de cette union. Bon génie, je demande ton secours : fais qu'un descendant de

¹ J'ai changé la pensée de l'auteur ; et je ne conçois pas que dans un pareil sujet, dans un discours de cette nature, on puisse se permettre un langage obscène, tel que celui que contiennent ces deux vers sanscrits

यं सदा देवि दृष्ट्वा हि श्रवन्ति जघनानि हि ।

आपीनानीव धेनूनां श्रोतांसि सरितामिव ॥

² जगतः सारमुद्ध य, *mundi medullum sumendo*.

³ Câma, dieu de l'amour, était fils de Brahmâ. Il essaya son pouvoir sur le dieu Siva, à qui il lança une de ses flèches. Siva furieux le consuma du feu de son regard, et ensuite, touché de son sort, il lui accorda de renaître dans la famille de Crichna. Considéré comme privé de son corps et réduit en cendres, Câma est appelé Ananga, *membris privatus*.

⁴ Câma venait de renaître dans la famille de Crichna sous le nom de Pradyoumna, quand un Asoura, nommé Sambara, qui devait un jour périr sous ses coups, l'enleva et le jeta dans la mer. Il fut dévoré par un poisson, qui bientôt après tomba dans les filets des pêcheurs ; ce poisson fut porté dans les cuisines de Sambara, l'enfant retrouvé et élevé à la cour même de Sambara, qui ne put échapper à son destin. Cette histoire est racontée en détail dans le Bhâgavata, et dans le Harivansa, lect. CLXI et suivante.

⁵ Le texte dit purifiée.

Vrichni, que Pradyoumna devienne mon époux. Quoique Hari soit l'ennemi des Dêtyas, quelques femmes âgées de nos Asouras m'ont raconté sa merveilleuse histoire : elles m'ont parlé de la naissance de Pradyoumna et de sa victoire sur le cruel Sambara. Je sens que l'image de ce héros est au fond de mon cœur.

Mais je ne trouve pas de prétexte qui puisse l'amener auprès de moi. Je te suis toute dévouée ; deviens mon conseil et mon ambassadeur. Cherche dans ton esprit éclairé un expédient qui me réunisse à Pradyoumna » .

« Oui, reprit en souriant Soutchimoukhî, je serai votre ambassadeur ; par moi il connaîtra vos sentiments. Je saurai l'engager à se rendre auprès de vous, et vous serez bientôt l'heureuse épouse de Câma. Belle princesse, souvenez-vous de ma promesse, elle aura tout son effet. Cependant parlez au roi votre père des histoires merveilleuses que je raconte : faites naître en lui le désir de m'entendre, et je trouverai le moyen d'arriver au but que nous nous proposons ».

Prabhâvatî suivit ce conseil, et bientôt le roi des Dânavas, en se promenant dans son gynécée, dit à Soutchimoukhî : « Ma fille m'a parlé de tes histoires étonnantes ; je suis curieux de connaître quelques-uns de tes merveilleux récits. Allons, dis-moi quelque chose de singulier, que toi seul aies vu dans le monde, dont personne n'ait encore parlé, de quelque genre que ce soit ». L'oiseau céleste répondit au puissant roi des Dânavas : « Prince, écoutez. J'ai vu sur le mont Mérou la pieuse Sândilî⁶, qui par la vertu de sa pénitence fait des miracles. Amie de la fille d'Himâlaya, elle vit dans la retraite, occupée de ses méditations, bonne, tranquille et heureuse du bonheur de tous les êtres. J'ai vu encore un acteur qui a reçu des Mounis une singulière faveur : il peut prendre la forme qu'il veut ; sûr d'être goûté dans les trois mondes par son heureux talent, il parcourt tous les pays, l'Outtaracourou, la région d'Yama, le Bhadrâsua, le Kétoumâla et les autres provinces ; il connaît les chants et les danses des Gandharvas, et s'attire l'admiration des dieux eux-mêmes ».

Les cygnes, ayant pris congé de Vadjranâbha, s'en vont prévenir le roi des dieux et Crichna. Celui-ci explique ses intentions à Pradyoumna, qui doit épouser Prabhâvatî, et tuer Vadjranâbha. La ruse va seconder ce projet, et le nom de Bhadra couvrira les embûches de Hari. Sous un vêtement de comédien se cachent les principaux Yâdavas : Pradyoumna est le premier sujet de la troupe (nâyaca)⁹ ; Sâmba en est le bouffon (vidoûchaca) ; Gada est l'interlocuteur (pâripârsua)¹⁰ ; d'autres Yâdavas sont chargés de différents rôles ; on leur adjoint un certain nombre de femmes distinguées par leurs grâces et leurs talents¹¹, et de plus un orchestre convenable. On jurerait que ce sont les véritables compagnons de Bhadra, dont ils ont tout l'extérieur et le costume Pradyoumna les fait monter sur un char magnifique, qui, à travers les airs, transporte ces héros là où ils doivent défendre la cause des dieux. Ainsi cachés, hommes, femmes, musiciens, sous le costume du rôle particulier qu'ils vont jouer, ils arrivent dans un faubourg populeux de Vadjrapoura, distingué par le nom de Swapoura¹².

⁶ Voyez lecture CXXXVIII, note 28.

⁹ Voyez dans l'exposition qu'a donnée M. Wilson du système dramatique des Indiens, l'espèce de personnage que jouent le nâyaca et le vidoûchaca. (Théâtre indien, système dramatique, 5°).

¹⁰ M. Wilson dit que le pâripârsua remplit le rôle du chœur dans les pièces grecques.

¹¹ वारमुख्यानटी, vâramoukhyânâtî. Vârârnoukhyâ désigne ordinairement la présidente d'une réunion de courtisanes. Il est ici question de femmes qui peuvent être honnêtes.

¹² Le mot swapoura signifie ville particulière, *urbs propria*. Il se trouve dans la lecture CIII ; l'endroit où Késica reçoit Crichna s'appelle aussi Swapoura

CENT-CINQUANTIÈME LECTURE. REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES.

Vêsampâyana dit.

Vadjanâbha, par une proclamation adressée aux habitants de Swapoura, avait ordonné de donner à ces comédiens une belle maison, tous les secours de l'hospitalité, des pierres précieuses, des cadeaux de toute espèce, des étoffes variées, et des domestiques aussi beaux que lestes. Les ordres du prince furent exécutés avec empressement. Bhadra à peine arrivé voulut justifier sa réputation : il parut devant les Dêtyas, qui l'accueillirent avec des transports de joie immodérés. On lui jetait de tout côté de l'argent et des pierres précieuses. Le spectacle commence¹, et l'attention des spectateurs est vivement excitée. On représentait un drame (nâtaca) dont le sujet est tiré du grand poème qui porte le nom de Râmâyana² : le puissant Vichnou naissait³ pour détruire le roi des Râkchasas ; on voyait Lomapâda-Dasaratha⁴ séduisant le solitaire Richyasringa par le moyen de jeunes bayadères⁵, Sântâ son épouse, Râma, et ses trois frères Lakchmana, Satroughna, et son épouse Sîtâ. Les acteurs qui représentaient ces personnages étaient vêtus de costumes convenables ; et les Dânavas, jeunes et vieux, les regardaient avec admiration. Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette merveilleuse imitation de la nature, la perfection du jeu des acteurs, l'élégance de leur geste. Après le prologue d'usage (prastâvanâ), ils avaient vu une suite (dhârana)⁶ de scènes (pravésa)⁷ intéressantes. Leur étonnement, leur joie se manifestait par de bruyantes acclamations ; leur visage était enflammé, ils se levaient, ravis de la beauté du drame, et ne se rasaient que pour se lever encore. Comme témoignage de leur satisfaction, ils distribuaient aux acteurs des étoffes de prix, des colliers, des bracelets, de superbes rivières de perles, dont la blancheur était relevée par l'éclat de l'or et la teinte sombre du lapis-lazuli. Après la grande pièce, les acteurs s'exercèrent encore sur des sujets particuliers, et ils récitèrent des vers en l'honneur des Asouras et des Mounis, dont ils célébraient la naissance et la famille. Vadjanâbha donna ordre aux habitants de Swapoura de lui amener le merveilleux acteur. Le roi des Dêtyas, heureux de posséder celui qu'on lui avait vanté avec tant de raison, veut qu'il paraisse sans délai dans Vadrapoura. Les ordres du prince sont exécutés fidèlement, et les Yâdavvas sous le vêtement de comédiens se voient introduits dans cette ville dont l'entrée leur était

¹ Je ferai remarquer que l'auteur exprime l'idée de jouer la comédie par le mot qui signifie danser, नृत्त, *nrita*. Le mot *nata* lui-même s'applique à un danseur comme à un comédien. Il paraît que les Indiens ne font pas de distinction entre la danse et la comédie.

² Le Râmâyana, comme on peut le voir dans le théâtre indien de M. Wilson, a fourni le sujet de plus d'un drame. Il en est un, entre autres, en quatorze actes, intitulé par excellence *Mahânâtaca* ou le *grand drame*. On en attribue la première pensée au fameux Hanoumân, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de Râma.

³ Râma surnommé Tchandra est considéré comme un avatare de Vichnou.

⁴ Roi d'Anga. On lui donne quelquefois le nom de Dasaratha, et même on le confond par erreur avec le prince de ce nom qui fut roi d'Ayodhyâ et père de Râma. Voyez tom. 1, lect. XXXII.

⁵ On trouvera cet épisode du Râmâyana dans les notes de la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy, pag 201.

⁶ Le principal acteur ou directeur d'une troupe comique est appelé *soûtra-dhâra*, parce qu'il tient et dirige le fil des scènes.

⁷ Le mot प्रविशति, *pravisati* est celui par lequel on désigne l'entrée en scène d'un personnage.

défendue. On les établit dans une maison que Viswacarman lui-même semblait avoir construite, et on leur donne tout ce qu'ils peuvent désirer. Le grand Vadjranâbha célébrait alors la fête de Câlâ. Il fit élever un beau théâtre (rangavâta), et, quand il les crut remis de leurs fatigues, il leur envoya des présents magnifiques de pierres précieuses, et les engagea à donner une nouvelle représentation. Entouré de ses parents, il vint se placer sur son trône. La salle avait été disposée de manière que les habitantes du gynécée pouvaient tout voir sans être aperçues.

Cependant les Yâdavas, qui par ces jeux préludent à d'autres scènes terribles, viennent, au foyer (népathya), de revêtir leurs costumes, et vont commencer la représentation. Alors de larges timbales, des tambours de diverses dimensions, des instruments à vent ou à cordes, forment de leurs sons réunis un admirable concert. La voix des femmes fait entendre un des airs divins des Tchhâlikyas, douce ambrosie pour l'oreille et l'âme des auditeurs. Sur les différents tons de l'échelle musicale appelée Gândhâra⁸, elles chantaient, avec un ensemble délicieux, la descente sur la terre de la céleste Gangâ⁹, épanchant ses ondes au milieu des campagnes qu'elle féconde et qu'elle purifie. A ces accents harmonieusement cadencés, par lesquels est célébré cet heureux événement, les Asouras sont émus, et se lèvent en applaudissant.

Mais bientôt arrivent nos comédiens déguisés : Pradyoumna, accompagné de Gada et du courageux Sâmba, se présente et prononce l'invocation préliminaire (nândî) ; après cette cérémonie, le fils de Roukminî récite des vers qui ont rapport au chant que l'on vient d'entendre, et annonce le sujet de la pièce qui va être jouée. C'est un trait de l'histoire de Couvéra¹⁰, les amours de Rambhâ¹¹, ouvrage célèbre du savant Mouni Nârada. On y voit comment la nymphe Rambhâ se laissa toucher par la tendresse de Nalacoûvara, comment Râvana fut puni de son crime par une imprécation lancée contre lui. Les décorations, par un effet magique de l'art des Yâdavas, représentent au naturel le mont Kêlâsa¹². Le rôle de Râvana est joué par Soûra¹³, celui de Rambhâ par Manovatî, celui de Nalacoûvara par

⁸ Le mot *gândhâra* s'emploie pour désigner la troisième note chez les Indiens, et en même temps un de leurs trois *grâmas* ou échelles musicales. Voyez le mémoire de M. Paterson, IXe vol. des Recherches asiatiques.

⁹ Les Indiens prétendent que le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même, et traverse les airs en vapeurs insensibles qui se condensent et remplissent le lac Mânasarovara ; il vient ensuite tomber sur un rocher, nommé *la tête de Mahâdeva* : c'est là que se trouve la chute du Gange, appelée *Gangotrî*. La mythologie dit que le Gange descendit du ciel à la prière de Bhagîratha. On célèbre, le troisième jour du mois de Vêsâkha (avril-mai), l'anniversaire de la descente du Gange sur la terre.

¹⁰ L'épithète कौवेरं employée par l'auteur, semble désigner une classe particulière de pièces dont les sujets étaient tirés de l'histoire de Couvéra, dieu des richesses.

¹¹ Le nom de la pièce en sanscrit est *Rambhâbhisâram*, qui se traduirait mieux par *visite, rendez-vous de Rambhâ*. Rambhâ est une de ces nymphes célestes, que l'on appelle *Apsarâs*. Je ne connais pas bien l'histoire des amours de Rambhâ et de Nalacoûvara, fils de Couvéra. Je crois cependant que cette pièce peut être fondée sur un fait que l'on rapporte de Râvana, tyran de Lancâ, le même qui fut depuis vaincu par Râma. Ce Râvana était frère de Couvéra, qui par sa piété avait obtenu de Brahmâ le royaume de Lancâ, où les chemins, dit-on, sont pavés d'or : Couvéra en fut chassé par son frère, et se retira sur le mont Kêlâsa. Non content de l'avoir privé de ses états, Râvana poussa plus loin ses méfaits : il enleva la bru de Couvéra, lequel le maudit, et par suite de cette imprécation le feu sortait des dix têtes de Râvana. Brahmâ apaisa Couvéra irrité, et il fut convenu que Râvana perdrait sa virilité, s'il commettait encore une faute de ce genre. Je ne sais jusqu'à quel point la pièce dont il est ici question pouvait faire allusion à cette légende : parmi les drames cités par M. Wilson il n'en est aucun sur ce sujet.

¹² Les Indiens croient que c'est un des pics les plus élevés de l'Himâlaya, au nord du Mânasarovara.

¹³ Aïeul de Crichna.

Pradyoumna, à qui Sâmba sert de vidoûchaca¹⁴. Enchantés de la grâce de leurs mouvements, de leur jeu, de leurs gestes, les Asouras les comblèrent d'éloges, et ajoutèrent à ces louanges des présents de toute espèce, des étoffes magnifiques, des pierres précieuses, des parures, des colliers de perles, de diamants, de lapis-lazuli, des chars élégants, des voitures aériennes, des éléphants issus d'une race divine et doués de la faculté de traverser les airs, du sandal odorant, et frais comme la glace, de l'aloès embaumé, et d'autres parfums renommés, enfin de ces pierres merveilleuses appelées tchintâmanis et qui procurent à leur possesseur tout ce qu'il peut désirer. Les spectacles se succédèrent, et le roi se distingua surtout par la richesse et la variété des cadeaux qu'il fit en cette occasion aux femmes des chefs Dânavas.

Cependant Soutchimoukhî était revenu auprès de Prabhâvatî, et lui avait dit. « Je me suis rendu dans la belle ville de Dwâravatî habitée par les Yâdavas. J'ai vu en particulier Pradyoumna, ô ma belle amie, et je lui ai parlé de vos sentiments. Son bonheur est extrême ; il a voulu hâter le moment de vous voir, et aujourd'hui même, ce soir, il vous demande un rendez-vous. Oui, aujourd'hui même vous verrez votre bien-aimé. Ne craignez rien, les enfants d'Yadou ne savent pas manquer à leur parole ». Prabhâvatî, agitée de crainte et de plaisir, dit à Soutchimoukhî : « Ne me quitte plus, je veux que tu sois près de moi quand je verrai le fils de Késava. Ta présence me donnera plus de courage ». Le génie obéissant promet de se conformer à ses désirs, et entre avec elle dans ce palais, chef-d'oeuvre de Viswacarman. Dans un appartement supérieur tout est préparé pour recevoir Pradyoumna. Aussitôt après Soutchimoukhî s'élance par la route des airs ; messenger fidèle de l'amour, il va porter au fils de Crichna les vœux de Prabhâvatî. Il revient, et s'écrie : « Voici le fils de Roukminî ; du courage ! » Mais en arrivant, Pradyoumna a vu une guirlande de fleurs que les femmes de la princesse venaient de tresser pour elle, et sur laquelle se reposaient de légères abeilles. Il lui prend fantaisie de revêtir la forme de cet industriel insecte, et il se cache au milieu des fleurs : il veut voir, sans être connu, celle qui lui est destinée. La guirlande est apportée, placée sous les yeux de Prabhâvatî, et déposée à quelque distance. Le soir approchait : les autres abeilles se retirent ; mais Pradyoumna cherche un asile sur l'oreille de sa bien-aimée, qui est alors pour lui comme le calice d'un lotus. Cependant la lune se levait au ciel dans tout son éclat, et Prabhâvatî en la contemplant dit à Soutchimoukhî :

« O mon ami, je ne sais quel feu me brûle. Ma bouche est desséchée. Mon coeur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de remède ? La vue de cet astre accroît mon secret tourment. Il n'est pas encore levé pour moi, cet autre astre dont les aimables rayons doivent rafraîchir mon coeur, cet astre que je n'ai pas encore vu et que je ne connais que par tes discours. Hélas ! je sens que je succombe. Malheureuses femmes que nous sommes ! Je tremble, car il ne vient pas, comme tu me l'as annoncé, celui que mon coeur désire. Je m'étais dit : Je vais parcourir une route semée de lotus¹⁵ ! infortunée que je suis ! j'y ai trouvé le serpent d'amour et sa morsure cruelle¹⁶. Seraient-ce donc les rayons de la lune, si froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allumeraient en moi ce feu qui me dévore ? La brise du soir, fraîche et chargée du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle. C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée ; il est comme le

¹⁴ Personnage qui dans les pièces indiennes est chargé du rôle de bouffon. Voyez le travail de M. Wilson sur le système dramatique des Indiens. 5°.

¹⁵ Voyez dans la CXXIVe lecture la note 2. On retrouve ici la même expression que celle qui a été relevée dans cette note, et dont le sens m'a paru difficile à établir.

¹⁶ Virg. *Eglog.* III.

maître de ma volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force, sans énergie. Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je me meurs¹⁷ ».

CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

AMOURS DE PRABHÂVATÎ.

Vêsampâyana dit :

« Il est temps de me montrer », dit le fils de Crichna à Soutchimoukhî en voyant l'expression d'un amour aussi tendre. « O fille de Vadjranâbha, s'écrie-t-il, apprends que je suis près de toi ; j'étais une de ces abeilles qui couvraient cette guirlande. Je ne puis résister à l'ardeur de mon désir passionné ». Il dit, et apparaît dans toute sa beauté. L'appartement est éclairé d'une vive lumière, et la clarté de la lune est effacée par la splendeur qui environne Pradyoumna. A sa vue, cette mer d'amour qui remplit le coeur de Prabhâvatî se soulève, comme les flots de l'océan au lever de la lune. La vierge, aux yeux de lotus, reste immobile. Elle rougit, elle baisse les yeux qu'elle relève ensuite avec timidité. Pradyoumna prend sa main chargée de parures brillantes, et sent qu'elle frissonne : « Beauté céleste, objet des plus tendres désirs, pourquoi baisser ce front brillant comme l'astre des nuits ? pourquoi garder ce silence cruel ? ne m'enviez pas la vue de votre charmant visage. O femme adorée ! allons, ne dédaignez pas votre serviteur, acceptez l'hommage qu'il vous fait de sa liberté. Vous n'avez rien à craindre, repoussez cette timidité : soumis et respectueux¹, je vous adresse ma prière ; dites que j'ai su toucher votre coeur, ô femme incomparable, et le rite Gândharva², conforme au temps et au lieu où nous sommes, va consacrer notre union ».

Alors Pradyoumna lève sa main sur le feu sacré qui brille dans un vase³ ; il offre des fleurs en sacrifice, récite des mantras, et prononce le serment d'amour. Aussitôt après il prend la main de sa nouvelle épouse, et fait le tour du brasier par le côté droit. Par honneur pour le fils de Crichna, le feu, témoin divin de tout ce qui arrive dans le monde en bien ou en mal, brille en ce moment d'un éclat merveilleux. Pradyoumna désigne les cadeaux qu'il réserve aux Brahmanes, et dit à Soutchimoukhî d'aller veiller à la porte. Le génie ailé baisse la tête avec respect et se retire ; alors Pradyoumna saisit la main de sa bien-aimée, et l'entraîne vers la couche nuptiale ; son genou presse tendrement le sien, sa voix calme ses frayeurs ; il dépose sur sa joue un long baiser, et respire lentement sa douce haleine ; il s'enivre des trésors de son visage, comme l'abeille de ceux du lotus. Il la serre dans ses bras, il prépare doucement son dernier triomphe, et, savant dans l'art des voluptés, il arrive au comble du bonheur. Cependant Arouna⁴ avait ramené le jour : le fils de Crichna quitte le séjour du plaisir, et va rejoindre ses compagnons. C'est à regret que Prabhâvatî voit partir son charmant époux, et lui, emporte dans son âme l'image de sa belle amie.

17 καθ' ἰδρῶς πψυχρὸς χιεται τρομὸς δε πασαν αἰρει ...
 ..τεθνᾶναι δ' ὀλιγοῦ δεοῖσα
 ...φαινομαι ἀπνοῦς.

1 C'est-à-dire faisant l'*andjali*. Voyez lect. V, note 5.

2 Il y a huit espèces de mariages : le mariage suivant le rite Gândharva est permis aux Kchatriyas, et a lieu par consentement mutuel. Voy. à ce sujet la IIIe lecture des lois de Manou, sl. 20 et suivants.

3 L'expression sanscrite est मणीस्थ, *manistha*. M. Wilson donne le mot *mani* comme signifiant *petit vase qui contient de l'eau*. Ce passage prouve que ce même mot s'applique à tout autre vase.

4 Arouna est le conducteur du char du soleil. On le représente comme privé de jambes. Il est, ainsi que Garouda, fils de Casyapa et de Vinatâ

Ainsi les Yâdavâs, fidèles à leur plan d'attaque, continuaient à porter l'habit de comédiens, et attendaient les ordres d'Indra et de Késava, disposés en secret à surprendre Vadjranâbha, dès l'instant qu'il se lèverait pour la conquête des trois mondes. Tant que dura le sacrifice du Mouni Āsyapa, les hostilités restèrent suspendues entre les Dévas et les Asouras. Pendant que les Yâdavâs, prêts à combattre pour l'empire des trois mondes, étaient dans l'attente du moment qui les appellerait aux armes, l'automne était arrivée, aimable saison qui fait le bonheur de tous les êtres. Le jour et la nuit les génies ailés servaient de messagers entre Indra et Késava, et les héros généreux. Pradyoumna passait auprès de Prabhâvatî des nuits délicieuses ; la troupe des fidèles génies veillait pour protéger leurs amours, et, aveuglés par leur mauvais destin, les Asouras ne soupçonnaient ni ces oiseaux, émissaires d'Indra, ni ces faux comédiens. A la fin le fils de Roukminî ne peut

se résoudre à quitter pendant le jour le palais du roi, et, par un prodige de son art magique, il double sa personne. Il se trouve à la fois dans la maison des comédiens, et auprès de Prabhâvatî. Les Asouras sont enchantés de la sagesse et de la modestie de leurs hôtes, non moins que de leurs talents et de leur habileté. Leurs femmes elles-mêmes admirent la beauté, les grâces, l'élégance⁵, l'esprit et surtout la décence des aimables étrangères.

Vadjranâbha avait un frère nommé Sounâbha, et ce Sounâbha était père de deux filles distinguées par leurs attraits et leurs heureuses qualités. L'une s'appelait Tchandravatî, l'autre Gounavatî. Dans les visites qu'elles faisaient à leur cousine, elles surprirent le secret de ses amours : elles lui firent des questions, ces questions amenèrent des confidences. Prabhâvatî leur dit : « Je possède un talisman⁶ merveilleux : celle qui le tient le place dans sa bouche, et aussitôt elle voit arriver le mari qu'elle a désiré : Déva ou Dâna, quel qu'il soit, celui-ci ne peut résister au charme, il vient couronner les vœux de celle qui l'appelle par sa pensée. Mon choix est fait, et un sage enfant des dieux possède mon cœur. Vous allez voir un effet de ma puissance : voici Pradyoumna mon bien-aimé ». En voyant la beauté et la jeunesse de ce héros, les jeunes princesses restèrent dans l'étonnement. Prabhâvatî, reprenant la parole, tint à ces cousines cet adroit discours : « Quelle différence entre un Déva et un Asoura, amis, l'un du devoir, l'autre de l'injustice, attachés l'un à la piété, l'autre au plaisir, l'un à la vérité, l'autre au mensonge ! N'en doutez pas ; là où se trouvent le devoir, la piété, la vérité, là sera la victoire. Allons, choisissez toutes deux des Dévas pour époux ; je vous prête mon talisman. Par la vertu d'un pouvoir magique vous les verrez aussitôt apparaître devant vous » « Essayons », répondent les deux cousines transportées de joie. Prabhâvatî consulte son époux pour savoir ceux qu'elles doivent appeler : il désigne Gada, son oncle, et Sâmba, son frère, héros distingués par leur beauté, leur naissance et leur courage. « Voici, dit alors Prabhâvatî, ce talisman que m'a remis un jour Dourvâsas, satisfait de mes hommages, en m'assurant qu'il me procurerait le bonheur que j'aurais souhaité, et amènerait devant moi l'époux que je voudrais, fût-il Déva, Dâna, ou bien Yakcha. Prenez ce talisman, et le désiré de votre cœur va paraître ». De sa bouche elle tire le talisman et le remet à ses cousines : elles le prennent, et pensent à Gada et à Sâmba. A l'instant ces deux héros se présentent à côté de Pradyoumna, dont la science les a couverts comme d'un voile magique. Leur amour s'exprime avec ardeur ; ils demandent que le rite Gândharva les unisse à ces jeunes princesses. Les mantras sont

⁵ Le texte dit : « l'odeur et la propreté ».

⁶ Le mot que j'ai traduit ainsi est विद्या, *vidyâ*. Ce mot désigne une espèce de petite pilule magique, que l'on met dans sa bouche, et à laquelle on attribue des effets surnaturels, comme de transporter les gens au ciel. De là le nom de Vidyâdharas, donné à une classe de génies, qui habitent l'air.

prononcés ; Gada prend la main de Tchandravati, Sâmba celle de Gounavati. C'est ainsi que les héros Yâdavas gagnaient le coeur des filles des Asouras pour se conformer aux ordres d'Indra et de Késava.

CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vésampâyana dit :

Le mois de Nabhas² avait amené les nuages qui couvraient le ciel de tout côté. Pradyoumna, en les contemplant, dit à la belle Prabhâvatî, aux larges et grands yeux, au visage brillant comme l'astre des nuits dans sa splendeur : « O ma charmante amie, la lune, dont le disque est si brillant, et dont ton visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilée par les nuages, et ne se montre que par intervalles, comme ta face quand elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. L'éclair se dessine en arc dans le ciel, et ressemble à l'or éblouissant de ta parure. L'eau jaillit de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres. Sur le sombre fond du nuage apparaît une ligne de grues, pareille pour sa blancheur à la rangée de tes dents. Les feuilles sont tombées sur les étangs, dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide, et maintenant troublée par les torrents. Ces nuages poussés par le vent, et sur lesquels les troupes de grues forment une espèce de dentelure, se heurtent dans l'air, comme les éléphants, avec leurs défenses éblouissantes de blancheur, s'attaquent dans les forêts. Vois cet arc aux trois couleurs qui ressemble au signe³ sacré qui décore ton front. Les nuages sont l'ornement du ciel et la joie du monde. Cependant à la vue de ce ciel orageux, les paons font éclater leur joie ; ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante et déformée, et, près de leurs compagnes, par leurs trépignements imitent les mouvements du danseur. Les uns, à l'abri sur les terrasses du palais dorées par la lune, se promènent fièrement et déploient avec orgueil les couleurs variées de leur brillant plumage ; les autres, surpris par l'orage sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur queue riche en pierreries, et, l'aile toute mouillée, leur beau corps tout frissonnant, s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du sandal, et chargé des parfums ravis aux fleurs du cadamba⁴, du sardja⁵, de l'ardjouna⁶ ; air délicieux, chéri de l'amour, qui sèche sur nos membres la sueur de la volupté, et présage une pluie nouvelle. Privé de ce souffle bienfaisant, que serait l'automne ? Non, rien n'est au-dessus de ce vent parfumé, qui vient doubler le charme de nos entrevues, et, après les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

¹ Ce sujet a déjà été traité, lect. LXVI et LXXII.

² Nom ancien du mois qui fut depuis appelé *Srâvana* (juillet-août). On trouvera dans le IIIe vol. des Recherches asiatiques les noms des douze mois de l'ancienne année solaire, où *Nabhas* est le cinquième.

³ Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange ou de la poussière de sandal, ou des cendres de bouse de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Prabhâvatî était donc dévouée à ce dieu. Les sectateurs de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Râma portent une espèce de trident.

⁴ *Nauclea cadamba*.

⁵ *Shorea robusta* (*sâl tree*).

⁶ *Pentaptera arjuna*.

A la vue de ces grandes rivières qui se débordent et inondent au loin la campagne, les cygnes abandonnent le Mânasa⁷, et arrivent avec les grues et les hérons. Les fleuves et les torrents ont perdu leur brillante limpidité, et se trouvent couverts de ces troupes de cygnes et de grues qui s'y abattent en forme de tourbillons.

En ce moment le maître du monde, le grand Oupendra, dort étendu sur le serpent qui lui sert de couche⁸ : à ses côtés est la belle Lakchmî. Le Sommeil s'approche avec respect, et berce mollement les deux époux. Cependant la lune, obscurcie par les nuages, ressemble à la fleur du lotus noir, ou plutôt à la face de Crichna⁹. Les Saisons¹⁰, placées autour du dieu et briguant ses faveurs, lui présentent des guirlandes de fleurs et des branches de cadamba, de nîpa¹¹, d'ardjouna, de kétaca¹². Le serpent se traîne auprès de lui, et sa bouche, qui distille le poison, touche les fleurs que pressent les pieds de Crichna : il se plaît avec l'abeille à s'enivrer de leur doux nectar. Tous les êtres animés partagent le respect dont l'homme est pénétré pour le maître de la nature.

Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un lac profond suspendu sur nos têtes, et dont les eaux menaceraient à chaque instant de rompre leurs digues. Vois ces nuages entourés d'une belle ceinture de grues voyageuses, et destinés à féconder la terre. Tel qu'un prince, armé de son tchacra, pousse ses éléphants privés contre les éléphants sauvages et orgueilleux de leur force, tel le vent furieux, chassant devant lui ces masses humides, pousse, heurte les nuages avec d'autres nuages. De leur sein déchiré jaillit une onde céleste et pure, que saluent de leurs cris joyeux les Tchâtacas¹³, les paons et les autres oiseaux. La grenouille, dont les flancs sont comme sillonnés par les seize côtes¹⁴, au milieu de ses compagnes, fait retentir le marais de ses coassements, comme le sage et vertueux Brahmane¹⁵, entouré de ses disciples, murmure les paroles du Rig-véda.

Oh ! que j'aime cette saison, lorsque amenant à sa suite l'orage et le tonnerre elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports de leur amour ! Mais, ô mon amie, ô toi qui es pour mon âme ce que le nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut ; c'est que d'un voile humide et sombre elle cache à nos regards cette lune brillante comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu de la terre étrangère. La lune est le témoin des

⁷ C'est le même que le Mânasarovara

⁸ Nous avons déjà vu que pendant la saison des pluies Vichnou est supposé dormir, et qu'il a pour couche le grand serpent appelé Sécha ou Ananta, dont les mille têtes se relèvent au-dessus du dieu pour lui servir de pavillon. On appelle *Prabodhanî* le jour où Vichnou est supposé se réveiller de son sommeil, le 11° du pakcha blanc de Cârta

⁹ Le teint de Crichna est noir.

¹⁰ Voyez la VIIIe lecture, tom. I, note 4.

¹¹ *Nauclea cadamba*. Il paraît que c'est le même arbre que le cadamba. On le désigne aussi comme une espèce d'*asoca* ou d'*ixora*.

¹² *Pandanus odoratissimus*.

¹³ *Cuculus melano-leucus*.

¹⁴ षोडशपक्षशार्ङ्गिन्, *asapakchasârnyin*. Il me semble que, par cette épithète un peu obscure, l'intention de l'auteur est de dépeindre les seize côtes de la grenouille, devenues plus apparentes à la suite des chaleurs de l'été qui ont dû l'affaiblir.

¹⁵ Dans nos moeurs rien n'égalerait l'impertinence d'une comparaison dans laquelle une grenouille serait assimilée à un respectable ecclésiastique. Les Indiens, à ce qu'il paraît, ne voyaient dans cette espèce de rapprochement aucune teinte d'impiété.

gémissements de l'amante séparée de son ami ; elle est sa consolatrice quand elle se couvre de nuages, et que la bien-aimée peut se dire : Il revient. Si la lune est le charme du rendez-vous pour celle qui jouit de la présence de son ami, elle est comme un feu dévorant pour celle qui vit loin de l'objet de sa tendresse, réunissant ainsi en elle les deux extrêmes, la peine et le plaisir. Mais outre les avantages de ces rayons argentés dont tu peux jouir ici, dans la ville de ton père, la lune nous a dispensé d'autres biens. Cet astre brille à tes yeux sous le nom de Tchandra¹⁶ ; nous le connaissons encore sous celui de Tchandramas¹⁷. C'est lui que les Brahmanes, instruits dans le Sâma-véda, aux jours appelés parwans¹⁸, célèbrent comme seigneur magnifique et source de toute pureté : c'est lui qui, par ses austérités, a mérité le titre vénérable de roi des Brahmanes, titre brillant et difficile à obtenir¹⁹. Puissant par ses oeuvres, il est devenu le père de Boudha²⁰, lequel a donné naissance au roi Pouroûravas²¹, homme véritablement divin, qui, animé d'une sainte flamme, tira le feu caché au sein de la samî, qui aima Ourvasî, la plus belle des Apsarâs, qui, rassasié de la divine ambrosie et habitant du céleste séjour, fut honoré par les sages et respectables Brahmanes du nom de Soma et d'Agni. C'est de Pouroûravas, et par conséquent de Tchandramas, que sont descendus et Âyous²², et Nahoucha²³, lequel devint roi des Dévas, et le maître des dieux, le souverain du monde, la gloire des Yâdavas, Hari, né pour défendre la cause des Souras. C'est de la famille de l'illustre époux des filles de Dakcha²⁴ qu'est sorti le roi Vasou²⁵, honneur de la race lunaire, qui acquit le titre de Tchacravartin et une puissance pareille à celle d'Indra ; et le prince Yadou²⁶, le plus illustre des fils de la lune, qui obtint sur la terre le pouvoir souverain ; et les Bhodjas²⁷, nobles enfants d'Yadou, comparables au roi des Souras. Dans cette heureuse famille aucun prince n'a paru ami de la fraude, de l'impiété ni du vice ; tous ont été distingués par leur foi, leur générosité, leur bravoure ; tous ont été des modèles de vertu. Mais par-dessus tous brille celui qui est le maître de la terre et l'ami des hommes justes : ô ma belle amie, baisse avec respect ton front superbe devant Nârâyana, par qui vivent tous les autres êtres, Nârâyana, soutien du monde et du ciel, devant le héros dont Garouda est l'étendard, devant le dieu puissant qui est ton beau-père ».

¹⁶ Nom de la lune, appelée aussi Soma. La lune en sanscrit est du genre masculin. C'est le dieu Lunus des Latins.

¹⁷ Nom du dieu de la lune incarné.

¹⁸ Voyez tom. I, lect. IV, note 18.

¹⁹ Voyez la lecture XXV.

²⁰ Voyez *ibid.*

²¹ Voyez la lecture XXVI.

²² Voyez la lecture XXVII.

²³ Voyez lecture XXVIII. Ce prince posséda le titre d'Indra, qu'il perdit pour avoir outragé le saint Mouni Agastya. Il fut, dit-on, changé en serpent.

²⁴ Voyez tom. I, lecture II. Cet époux des filles de Dakcha est Tchandra.

²⁵ Voyez lecture XXXII, tom. I

²⁶ Voyez lecture XXXIII, tom. I.

²⁷ Voyez lecture XXXIV, tom. I.

CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE. DÉCLARATION DE GUERRE.

Vêsampâyana dit :

Le sacrifice du grand Casyapa était fini ; les dieux étaient retournés dans leurs demeures. Alors Vadjranâbha se présenta devant le saint Mouni, et lui exprima son désir de posséder les trois mondes. « Si tu veux m'en croire, lui dit Casyapa, tu resteras à Vadjrapoura, au sein de ton royaume. Je sais qu'Indra, de sa nature, est ton ennemi, mais il a pour lui le pouvoir de la pénitence. La piété et la science divine font sa force : il a de l'expérience, et, maître du monde entier, il justifie les suffrages et les vœux des gens de bien. Tous les êtres sont heureux sous son empire. En vain tu essaieras de l'abattre ; Vadjranâbha, tu succomberas dans cette lutte. Le pied du voyageur passe sur le serpent et ne l'écrase pas ». Ce discours était loin de plaire à Vadjranâbha : l'insensé ressemblait au malade qui, déjà enveloppé des liens de la mort, refuse les remèdes qui lui sont offerts. Il salue Casyapa, patriarche de tous les êtres, et, se fiant en sa force, il persiste dans son projet de soumettre les trois mondes. Il rassemble ses parents, ses alliés, et se met en devoir d'attaquer le Swarga.

Cependant Crichna et le roi des dieux avaient déjà pris leurs mesures, comme nous l'avons vu. Les cygnes avaient été envoyés pour préparer la défaite de Vadjranâbha : les chefs Yâdavas, instruits du plan de Crichna, avaient pris une résolution par suite de laquelle Vadjranâbha et tous ses sujets devaient être mis à mort par Pradyoumna. Dans l'intervalle, la fille de Vadjranâbha et ses deux cousines avaient contracté leur mariage secret ; épouses fidèles et dévouées, elles étaient devenues enceintes, et l'époque de l'accouchement allait bientôt arriver. Les cygnes furent chargés par Pradyoumna de transmettre ces détails à Indra et à Késava ; et ceux-ci, par l'intermédiaire de ces divins messagers, lui répondirent de n'avoir aucune inquiétude, que les enfants qui allaient voir le jour naîtraient doués de toutes les qualités du corps et de l'esprit, et que, sans aucune transition, ils arriveraient aussitôt à l'âge mûr, remplis de vertus et de science, possédant, sans les avoir étudiés, les Vèdes, les Védângas et les différents Mantras. Les cygnes vinrent donc rapporter aux Yâdavas qui se trouvaient à Vadjrapoura les intentions d'Indra et de Késava. Bientôt Prabhâvatî mit au monde un fils, qui était tout le portrait de son père ; non moins heureuses qu'elle, Tchandravatî et Gounavatî eurent aussi chacune un fils ; le fils de Tchandravatî fut appelé Tchandraprabha, celui de Gounavatî, Gounavân ; et ces rejetons de la race d'Yadou, suivant l'oracle d'Indra et de Crichna, à peine nés, passèrent subitement à l'état d'une brillante jeunesse, pleins de force et de science¹. Mais ces nouveaux habitants de l'appartement supérieur du palais, comme l'avaient prévu Indra et Crichna, furent un jour aperçus par les gardes Dêtyas, chargés de surveiller les plaines de l'air. Le rapport en fut fait à Vadjranâbha, qui déjà se préparait à la conquête du ciel. « Que l'on recherche, s'écrie ce prince, qu'on arrête les misérables qui osent profaner mon palais ! » Ainsi parle le puissant roi des Asouras : toutes les issues sont fermées. « Qu'on les arrête ! qu'ils meurent ! » tel est le cri général. Les satellites, fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu, accourent avec empressement. Les princesses entendent tout ce tumulte, elles se troublent, elles gémissent. Mais Pradyoumna les rassure, et leur dit : « Vous n'avez rien à craindre tant qu'il nous restera un souffle de vie. Que peuvent contre nous les Dêtyas ? Reprenez courage ». Puis s'adressant en particulier à Prabhâvatî, qui demeurait faible, éperdue : « Vois, lui dit-il, et ton père et ton oncle, tes frères et tous tes parents, armés de

¹ Les Grecs disaient la même chose de leur dieu Apollon, et surtout sur Diane, qui, à peine née, avait secouru sa mère prise des douleurs de l'enfantement.

leur massue. Sans doute, par égard pour toi, je dois les respecter. Mais demande-le à tes deux cousines, le moment n'est-il pas critique ? Nous sommes morts, si nous les attendons ; la victoire est à nous, si nous les combattons. Les chefs Dânavas arrivent sur nous des deux côtés pour nous attaquer. Que devons-nous faire, quand l'ennemi est à la portée de notre tchakra ? » Prabhâvatî gémit : sa tête s'incline, ses genoux fléchissent : « Noble héros, s'écrie-t-elle, arme-toi, et défends tes jours. Vis pour tes enfants et tes épouses. Souviens-toi de ta vénérable mère² et d'Anirouddha³, et daigne me sauver moi-même. Le sage Dourvâsas m'a promis autrefois qu'épouse et mère fortunée je ne connaîtrais pas les malheurs du veuvage, et que je jouirais de la vue de mon fils⁴. Si l'oracle du pieux Mouni ne peut s'accomplir qu'à cette condition, ô fils de Crichna, je ne te retiens plus ». Elle dit, prend une épée, lève les yeux vers le soleil⁵, et, remettant avec fermeté le fer entre les mains de Pradyoumna : « Va, lui dit-elle, sois victorieux ! » Le héros, transporté de joie, saisit le glaive que lui présente sa fidèle amie, et son front s'est incliné vers elle. Tchandravatî et sa soeur arment également Gada et le magnanime Sâmba. Alors Pradyoumna dit au chef des cygnes qui le salue avec respect : « Je vous laisse en ces lieux avec Sâmba pour résister aux Dânavas : quant à moi, c'est dans les plaines de l'air que je vais combattre l'ennemi ». Ainsi parle le fils de Crichna, et aussitôt par son art magique il se crée à lui-même un char volant, traîné par un serpent à mille têtes, aussi terrible que le terrible Ananta. A cette vue, la confiance est revenue au coeur de Prabhâvatî ; Pradyoumna s'élance au milieu des Asouras, comme le feu qui se répand au sein d'une forêt. De ses traits effilés comme un serpent ou courbés comme un croissant, il perce, il fend, il met en pièces les Dêtyas. Ceux-ci furieux, dirigeaient de tous les côtés leurs flèches sur le fils de Crichna, se croyant certains de l'abattre. Pradyoumna frappe sans relâche : sous ses coups tombent les bras couverts de riches bracelets, et les têtes ornées de pendants d'oreille. La terre est jonchée des membres et des corps mutilés par son cimeterre.

Le roi des dieux, accompagné des chœurs célestes, contemple avec joie le combat des Yâdavas et des Dêtyas. Les Asouras qui ont osé attaquer Gada et Sâmba sont déjà plongés dans le gouffre de la mort, comme les poissons dans l'océan. Le dieu⁶, témoin de cette lutte terrible, envoie à Gada son propre char, conduit par le fils de Mâtali, et à Sâmba son éléphant Êrâvata⁷, dirigé par Pravara⁸. Il charge son fils Djayanta de seconder le fils de Roukminî. Le prudent Indra a dit à ces deux enfants des dieux, nobles et vaillants héros, à l'illustre Brahmane Pravara, et au fils de Mâtali, en l'envoyant avec l'éléphant Êrâvata : « Le charme que possédait notre ennemi est rompu ; l'insensé doit succomber sous les coups des Yâdavas. L'entrée de ses états est maintenant ouverte indistinctement à tous les

² C'est-à-dire Roukminî, surnommée dans le texte Vêdarbî, fille du roi de Vidarbha.

³ Anirouddha est un autre fils de Pradyoumna, dont nous avons vu le mariage, lecture CXVII.

⁴ Cette idée est exprimée par le mot जीवपुत्रा, *djîvapoutrâ*. Tel est aussi le sens de la prière faite pour l'épouse le jour de son mariage. Voyez VIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 398.

⁵ Le manuscrit bengali remplace cette circonstance par une autre. Au lieu de सूर्ये दृष्ट्वा, ce manuscrit porte आपः स्पृष्ट्वा, désignant par ces mots une espèce de libation particulière.

⁶ En cet endroit Indra porte le nom de *Hari* : on l'y distingue aussi par l'épithète de *harivâhana*, comme dans la XXXIVe lecture, tom. I.

⁷ ou Êrâvana.

⁸ C'est le même Brahmane que nous avons vu combattre pour la cause d'Indra dans la CXXXe lecture.

êtres ». Alors Pradyoumna et Djayanta s'approchent du palais ; ils accablent sous leurs traits les Asouras qui le défendent. Le vaillant fils de Crichna dit au terrible Gada : « Frère d'Oupendra, Indra vient de t'envoyer son char attelé de chevaux célestes⁹, avec le fils de Mâtali son écuyer, comme il a envoyé à Sâmba l'éléphant Êrâvata, monté par Pravara. Nous faisons aujourd'hui un sacrifice à Roudra¹⁰, et demain, après ce sacrifice, Hrichikésa veut retourner triomphant à Dwâravatî. Il veut que, malgré les liens qui nous attachent à Vadjanâbha, nous l'immolions sans pitié. Ce prince a osé concevoir la pensée criminelle de conquérir le ciel. Remplissons donc notre devoir ; il ne l'emportera pas sur Indra et son fils. De la vigilance : voilà ce que j'ai à te recommander. L'ennemi doit employer tous les moyens pour défendre sa forteresse¹¹ : une pareille perte est pour un héros pire que la mort ».

Telles étaient les instructions que donnait Pradyoumna à Gada et à Sâmba. Tout à coup par l'effet d'une magie divine, il crée des milliers de Pradyoumnas, et dissipe les ténèbres dont les Dêtyas s'enveloppaient. Le roi des dieux se plaisait à voir les exploits de ce héros : chacun des ennemis était attaqué par un Pradyoumna, et l'on ne pouvait distinguer quel était le véritable Pradyoumna qui animait tous ces corps. Cependant la nuit était survenue, et n'avait pas suspendu le cours des triomphes du noble fils de Roukminî. trois fois les Asouras avaient été mis en déroute. Pendant que le fils de Crichna combattait, Djayanta allait, dans les eaux du Gange céleste¹², faire les ablutions du crépuscule¹³ ; il venait ensuite combattre à son tour, et remplacer Pradyoumna, que le fleuve divin recevait alors dans ses ondes.

CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT DE VADJANABHA.

Vêsampâyana dit :

L'oeil du monde, le soleil, brillait au ciel depuis trois heures, quand Hari apparut porté sur Garouda, l'ennemi des serpents. L'oiseau divin, aussi rapide que le vent, vient se placer à côté d'Indra. A peine Crichna est-il arrivé, que, pour jeter la terreur dans l'âme des Dêtyas, il fait entendre le son de sa conque Pântchadjanya¹. A ce signal, Pradyoumna se présente devant son père. « L'heure est venue, lui dit Crichna, hâte-toi de monter sur Garouda, et va immoler Vadjanâbha ». Le héros salue avec respect Indra et Késava, il s'élance sur Garouda, et avec la rapidité de la pensée il arrive près de son ennemi, qui soutenait dignement cette noble lutte. Pradyoumna, habile à manier toutes les armes, le frappe à la poitrine d'un coup de massue. Le Dêtya chancelle, son sang coule en abondance, il va s'évanouir. « Reprends courage », lui dit le fils de Crichna. Vadjanâbha revient à lui : « C'est bien, s'écria-t-il, je te reconnais pour un Yâdava, aussi brave que généreux. Mais

⁹ Ces chevaux sont désignée par le mot हरियुज्.

¹⁰ Roudra est un nom de Siva, considéré ici comme le dieu de la destruction.

¹¹ Le mot कलत्र, *calatra*, employé pour signifier ici *forteresse, citadelle*, veut aussi dire *femme*.

¹² Appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou, comme nous l'avons vu lect. CXXIV, note 11.

¹³ Le crépuscule du soir et du matin s'appelle *sandhyâ* : on donne aussi ce nom à une cérémonie que font les Indiens, particulièrement au lever et au coucher du soleil, et qui consiste en prières et en ablutions.

¹ Voyez la lecture LXXXIX.

défends-toi, et tâche de parer ce coup ». Il dit, et avec un bruit égal à celui de cent nuages amoncelés, avec une rapidité effrayante, de sa massue lourde et noueuse il frappe au front Pradyoumna, qui vomit le sang et se sent défaillir. Crichna le voit : il sonne de sa conque guerrière, et lui rend sa force et sa vigueur. Les mondes sont étonnés de l'effet merveilleux produit par les sons du Pântchadjanya : Indra et Késava se réjouissent. Celui-ci remet dans les mains de son fils le redoutable tchakra, dont le tranchant a moissonné tant de Dêtyas. Pradyoumna s'incline d'abord avec respect devant le roi des Souras et devant son père ; puis il lance le disque fatal, qui abat la tête de Vadjanâbha aux yeux des Dêtyas étonnés. D'un autre côté, dans la partie du palais la plus retirée, Sounâbha combattait en désespéré, et trouvait la mort sous les coups de Gada. Sâmba, de ses flèches acérées, perçait les Dêtyas acharnés à se défendre, et les envoyait au roi des morts, comme une proie dès longtemps attendue. Nicoumbha², témoin de la chute du grand Vadjanâbha, et tremblant devant Nârâyana, s'enfuit à Chatpoura.

L'ennemi des dieux avait succombé : Indra et Crichna entrent dans Vadjrapoura. Les prisonniers sont passés au fil de l'épée, mais on accorde la vie aux enfants et aux vieillards déjà vaincus par la crainte. Indra et Késava tinrent conseil pour savoir ce qu'ils allaient faire de leur conquête. d'après l'avis de Vrihaspati, on divisa le royaume de Vadjanâbha en quatre parties, qui furent données l'une à Vidjaya, fils de Djayanta, la seconde au fils de Pradyoumna, la troisième au fils de Sâmba, et la quatrième à Tchandrâbha. On fit quatre parts des quatre mille villages magnifiques, des mille bourgs populeux et pareils à Vadjrapoura, qui avaient formé l'empire de l'ambitieux Asoura, des tapis, des fourrures, des étoffes, des pierres précieuses amassés dans ses trésors. Au bruit du tambour céleste³, les quatre jeunes princes reçurent le baptême royal⁴ dans les eaux du Gange céleste des mains du roi des dieux et du sage Késava. Nobles rejetons des Richis, illustres enfants d'Indra et de Mâdhava⁵, ils possédèrent le privilège de parcourir les plaines de l'air. Vidjaya le tenait de sa naissance même, les jeunes Yâdavas de la nature de leurs mères⁶. Le roi des dieux recommanda à Djayanta de veiller pour la défense de ces nouveaux rois, dont l'un devait propager sa propre race, et les autres, celle de Késava. « Je leur donne, dit-il, le droit d'être invulnérables aux atteintes de tous les autres êtres, et de se transporter par les routes de l'air au ciel ou à Dwâravatî. Mets à leurs ordres des éléphants issus de l'éléphant céleste, des chevaux nés d'Outchêsravas, et des chars fabriqués par Twachtri⁷. Fournis aussi à Sâmba et à Gada les deux éléphants qui doivent le jour à Êrâvata, et nommés Sacrandjaya et Pourandjaya. Que ces animaux, qui ont le pouvoir de traverser les airs, transportent ces deux héros à leur gré à Dwâravatî ou dans le royaume de leurs enfants, quand ils voudront leur faire une visite ».

Telles furent les instructions du souverain des dieux : il prit ensuite le chemin du ciel, et Késava celui de Dwâravatî. Gada, Sâmba et Pradyoumna, après un séjour de six mois dans ce pays nouvellement conquis, retournèrent aussi dans leur propre contrée. Ces royaumes subsistent encore sur le flanc septentrional du mont Mérou, et ils subsisteront tant que

² C'est le personnage dont on a vu la mort dans la CXLVIIe lecture.

³ Ce tambour s'appelle *devadoundoubhi*.

⁴ La principale cérémonie du sacre ou plutôt du baptême des rois consiste à verser sur leur tête de l'eau prise à l'un des fleuves regardés comme sacrés. On mêle à cette eau du miel, du beurre clarifié, une liqueur spiritueuse, deux espèces de gazon et des épis nouveaux.

⁵ Nom de Crichna : l'un de ces enfants n'était pas son petit-fils, mais son neveu.

⁶ Je crois que ces mots font allusion à la propriété que possédaient les Asouras de traverser les airs, comme nous l'avons déjà remarqué.

⁷ Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

durera le monde. Après avoir terminé cette guerre, où la terrible massue avait joué un si grand rôle⁸, les Vrichnis, pour récompense de leurs hauts faits, furent admis dans le Swarga⁹ ; Gada, Sâmba et Pradyoumna, qu'ils avaient laissés à Vadrapoura, vinrent les y rejoindre ensuite pour recueillir le prix de leurs exploits et de la faveur du grand Crichna. O roi, je viens de te faire le récit de cette nouvelle expédition de Pradyoumna, récit qui procure aux hommes de la prospérité, de la gloire, une longue vie, la victoire sur leurs ennemis, une nombreuse postérité, un grand accroissement de biens et une heureuse santé. Tel est le merveilleux effet des paroles de Dwêpâyana.

CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

Crichna, monté sur Garouda, aperçut la ville de Dwâravatî, semblable au séjour des dieux et couverte d'une bruyante population. Le plan de cette ville avait été tracé sur les dessins de Viswacarman : tout s'y trouvait admirablement disposé, les jardins, les parcs, les tourelles, les places, les champs cultivés, les montagnes, les machines et les maisons de plaisance. Lorsque pour la première fois le fils de Vasoudéva était arrivé dans ce pays, il avait mandé Viswacarman, et lui avait dit : « Dieu des artistes, si tu veux me faire plaisir, donne tous tes soins à l'embellissement de Dwâravatî ; que cette ville soit entourée de jardins délicieux ; qu'elle devienne riante comme le Swarga : qu'elle soit digne enfin d'être ma capitale. Réunis en ces lieux toutes les pierres précieuses que l'on peut voir dans les trois mondes ». Crichna s'était ensuite occupé des querelles des Souras, et avait eu à soutenir de terribles combats. Cependant Viswacarman, avec la permission d'Indra, était venu à Dwâravatî, et avait fait de cette ville une seconde Amarâvatî.

Porté sur Garouda, le chef des Dasârhas aperçut de loin ce merveilleux ouvrage de Viswacarman, et s'en approcha avec le plus vif empressement. Il contemplait avec joie autour de la ville ces plantations d'arbres agréables ; ces canaux pareils au Gange ou au Sindhou, couverts de fleurs de lotus et de cygnes ; ces murs resplendissants d'or, brillants comme le soleil, portant leur tête dans les airs qu'ils couronnaient comme aurait fait une guirlande de nuages ; ces bois dignes du Nandana et pareils à ceux du Tchêtraratha, formant autour de Dwâravatî une ceinture pareille à celle des nuées autour du ciel. A quelque distance s'élèvent diverses branches du Rêvata, ornées de plateaux et de maisons charmantes : à l'orient, c'est le Lakshmîvân, offrant des arcades enrichies d'or et de pierres précieuses ; au midi, le Pantchavarna, couvert de verdure ; à l'occident, l'Akchaya qui apparaît comme un étendard royal ; au nord, le Vénoumân, d'une couleur jaunâtre¹, et semblable au mont Mandara.

On distingue, non loin du Rêvata, différents bois délicieux : c'est le Tchitraca, le Pântchavarna, le Pântchadjanya, le Sarwarttouca, le Mérouprabha vert et touffu, le Gârgya, le Pouchpaca, le Satâvartta, planté d'akchacas²,

⁸ Cette périphrase est la traduction de l'épithète मौसले, *môsalé*.

⁹ Je serais tenté de croire que ce lieu appelé ici *swarga* est tout simplement Dwâravatî, séjour de bonheur pour les Yâdavas et comparable au Swarga du dieu Indra

¹ पाण्डुर, *pândoura*.

² *Dalbergia oujeiniensis*.

de citronniers³, de mandâras⁴ et de caravîras⁵ ; le Tchitraratha, le Nandana, le Ramana, le Bhâvana, le Vénoumân. Du côté de l'orient brille une belle rivière, appelée Mândakinî, dont la surface est ornée de lotus aux feuilles noires. Les plateaux des diverses collines sont habités par des troupes de Dévas et de Gandharvas que l'amitié de Cricna a su y attirer et pour lesquels Viswacarman a construit de superbes demeures.

La rivière se partage en cinq branches, qui vont arroser et embellir de leurs ondes sacrées la ville de Dwâravatî. Cette ville apparaît, immense, élevée, entourée de fossés profonds, défendue par de hauts remparts, brillante d'un enduit jaune, garnie de machines de guerre, d'instruments meurtriers⁶, de jalousies d'or⁷, de croisées de fer, grandes et arrondies⁸. Huit mille chars, ornés de sonnettes, et de superbes étendards, parcourent tous les quartiers de Dwâravatî, qui ressemble à la ville des dieux. Cette cité magnifique a huit yodjanas de large, et douze de long ; sa banlieue⁹ en compte deux fois autant. On y remarque huit rues principales, seize grandes places, et de plus un large chemin de ceinture : ouvrage admirable, digne d'être chanté par Ousanas¹⁰ lui-même. Dans ces rues peuvent se déployer à l'aise la magnificence du cortège des femmes ou des seigneurs Vrichnis, et l'habileté des guerriers dans leurs manoeuvres militaires : car sept chars y marchent de front. D'autres rues de diverse grandeur y ont encore été ménagées par Viswacarman pour la commodité des glorieux Dasârhas.

On arrive aux maisons par des escaliers¹¹ enrichis d'or et de pierres précieuses : tout y respire le plaisir et la prospérité. Les pavillons¹² et les cours y retentissent d'un bruit continu ; des étendards y flottent avec orgueil. Autour de ces habitations sont plantés des arbres dont le sommet s'agite avec grâce : le faite de ces palais agréables est tout resplendissant d'or, couvert d'un enduit jaune et comparable au pic du mont Mérou. Ces édifices pompeux sont comme des montagnes d'un aspect varié, et offrant des plateaux, des grottes, des collines délicieuses. Les arbres, disposés par Viswacarman pour le plaisir des Yâdavas, sont aussi diversifiés par leur nature que par leur couleur ; chargés de fleurs de cinq teintes différentes¹³, ils s'élèvent dans les airs, s'y balancent avec le bruit du nuage

³ En sanscrit *vâdjaca*.

⁴ *Erythrina fulgens* (coral tree) ou *asclepias gigantea* (swallow wart).

⁵ *Oleander* ou *acrium odorum*.

⁶ C'est l'instrument appelé *sataghni*, c'est-à-dire capable de tuer cent personnes.

⁷ हेमजाल, *hémadjâla*. Ce sont peut-être des barreaux, une espèce de treillis. Voyez lecture CXX, note 30, et lecture CLXII, note 4.

⁸ J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot महाचक्र *mahâtchakra*.

⁹ Je ne sais si j'ai bien saisi le sens du mot उपनिवेश, *oupanivésa*.

¹⁰ Voyez lect. XX, tom. I, note 28. Quand je pense que cet Ousanas est considéré par les Indiens comme le précepteur des Asouras, je ne puis m'empêcher quelquefois de rapprocher son nom de celui du fameux Houcheng, que les Persans reconnaissent pour un de leurs premiers législateurs.

¹¹ सोपान, *sopâna*.

¹² प्रासाद, *prâsâda*. Ce mot veut dire *bâtiment, temple, palais*. Je crois qu'il peut signifier aussi une partie d'un bâtiment, *corps de logis*, et même *terrasse et balcon*.

¹³ On verra, vers la fin de cette lecture, quelles sont ces cinq couleurs.

orageux, et, dorés par les rayons du soleil ou de la lune, brillent comme un magnifique incendie.

Mais surtout les hôtels des grands et celui du fils de Vasoudéva attirent tous les regards, et brillent dans Dwâravatî, comme de magnifiques nuages brillent dans le ciel. Le palais de Crichna a été l'objet particulier des soins de Viswacarman : il a quatre yodjanas de long, et autant de large. D'immenses richesses y sont accumulées. Il est composé de différents corps de logis, qui s'élèvent ainsi que de vertes montagnes, et pour lesquels Viswacarman, d'après l'invitation d'Indra, a réuni tous ses moyens. L'un, appelé Hémâbha, et resplendissant comme la cime dorée du mont Mérou, est le séjour charmant destiné à Roukminî. Un autre est la demeure de Satyabhâmâ, remarquable par sa couleur jaune, et ses escaliers garnis de pierres précieuses : on le nomme Bhogavân. Un troisième, formé de quatre pavillons, est orné de drapeaux qui regardent les quatre points de l'horizon, et qui éblouissent les yeux, tels qu'un soleil sans nuage : plus brillant que tous les autres, il mérite le nom de Bhâscara¹⁴, et c'est là que réside Djâmbavatî. Entre ces deux palais, il en est un qui a la couleur du soleil à son lever : pareil à la cime du Kêlâsa, il est étincelant d'or ; on dirait un océan de lumière. On l'appelle Mérou, et il sert de séjour à la fille du roi de Gândhâra, à la noble Gândhârî. Un cinquième palais porte le nom de Padmacôûta : il a la couleur et l'éclat du lotus, et il est habité par Soubhîmâ. Un sixième, le Soûryaprabha, embelli de tout ce que l'esprit peut désirer, avait été par Crichna assigné à Lakchmanâ. Mitrabindâ demeurait dans un septième palais, connu sous le nom de Para, tout éclatant de pierres précieuses et de lapis-lazuli, distingué par sa couleur verte, et visité par les Dévarchis. Enfin, un dernier palais d'une incomparable beauté, était le Kétoumân, magnifique retraite de Sounandâ¹⁵, se dressant dans les airs comme une superbe montagne et fréquenté par tous les dieux. Le chef-d'oeuvre de Viswacarman, c'était l'habitation particulière de Crichna¹⁶ ; elle occupait en surface plusieurs yodjanas. Entièrement composée de pierres précieuses, elle étincelait de toute part. On lui donnait le nom de Vidjaya. Çà et là étaient placés des officiers portant une canne d'or et un drapeau sur lequel on lisait l'indication des chemins et des cours. Toutes les pierreries du séjour céleste s'y trouvaient amoncelées : le chef des Yâdavas, par un effet de sa force miraculeuse, y avait transporté le Vêdjayanta, qui est un pic du Hansacoûta, près du lac d'Indradyoumna, élevé de soixante palmes¹⁷ et long d'un demi yodjana. A la vue de tous les êtres, cette célèbre colline, qui forme la cime élevée du Mérou, ornée de lotus et de mille autres plantes, toute resplendissante d'or, couverte de chars divins, de Kinnaras, de grands serpents, fut, par la route céleste d'Âditya, amenée à Dwâravatî, et, suivant le désir d'Indra, employée par Viswacarman. Késava y plaça aussi le Pâridjâta, qu'il avait enlevé après un combat merveilleux soutenu contre les dieux, qui voulaient le retenir. Pour l'agrément de Crichna, on avait planté dans les jardins des arbres chargés de fruits, de fleurs et de pierreries ; on avait disposé des bassins et des étangs, couverts de lotus rouges et odorants, sillonnés par des barques toutes d'or et de pierres précieuses, ombragés

¹⁴ Ce mot signifie soleil.

¹⁵ La CXVIe lecture donne les noms des épouses de Crichna : ils ne se rapportent pas avec tous ceux qui sont cités en cet endroit-ci. La même observation se reproduira pour la CLXe lecture. *Sounandâ* est peut-être pour *Soucattâ*.

¹⁶ उपस्थान, *oupasthâna*.

¹⁷ ताल, *tâla*. Je pense que ce mont Vêdjayanta est le même que celui qui, dans la CXXIe lecture, est appelé *Maniparwata*.

d'arbres magnifiques, tels que les sâlas¹⁸, les palmiers¹⁹, les cadambas²⁰ et les figuiers²¹ aux cent branches. Viswacarman avait même transporté en ces lieux les plantes de l'Himâlaya et du Mérou. Les fleurs y offraient l'agréable mélange des cinq couleurs, le rouge, le jaune, l'orange²², le noir²³ et le blanc ; les fruits de toutes les saisons naissaient en foule dans ces bosquets charmants.

Au milieu de cette ville coulaient à plein bord, sur un sable jaune et un caillou poli, des rivières tranquilles, qui çà et là formaient des pièces d'eau. Quelques-uns de ces courants, garnis d'un sable et d'un gravier doré, étaient couverts de fleurs et ombragés par de nombreux rameaux. Sous les arbres était abritée une foule de paons et de Cokilas, ivres de plaisir. On rencontrait aussi des troupes d'éléphants, de vaches, de buffles, de sangliers, de cerfs, de grands oiseaux. Au centre apparaissait le palais doré, élevé par Viswacarman à la hauteur de cent coudées ; et à l'entour cent et cent hôtels qui avaient l'air de montagnes, des ruisseaux, des rivières, des bois et des parcs.

CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

ENTRÉE DE CRICHNA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

Le dieu aux yeux de taureau contemplait Dwâravatî, et admirait son propre palais, formé de cent pavillons majestueux, élevé sur mille colonnes de cristal, brillant de pierres précieuses et de corail, présentant aux yeux éblouis de tant de splendeur cent arcades pompeuses, et des portiques dorés. Telle était l'habitation particulière de Crichna, où le premier des métaux était partout prodigué. Des bassins, chargés d'ornements d'or et de pierres précieuses, avec des degrés magnifiques, se montraient couverts de fleurs épanouies et de lotus rouges : çà et là le tableau était égayé par l'aspect des paons et par les chants des Cokilas. Viswacarman avait entouré ce palais d'un mur de pierre haut de cent coudées, et d'un énorme fossé ; merveilleux séjour, pareil à la demeure d'Indra, et large en tous sens d'un demi yodjana.

Ce spectacle transporte de joie le petit fils de Soûra, qui, élevé sur le dos de Garouda, remplit de son souffle cette conque jaune, dont le son fait frémir ses ennemis. A ce bruit la mer est émue, le ciel retentit, le monde entier est frappé d'étonnement. Mais en reconnaissant le son du Pântchadjanya, en voyant Garouda, les Coucouras et les Andhacas accourent avec allégresse, et ne peuvent contenir leur joie à l'aspect du dieu qui porte dans ses mains la conque divine, le tchakra et la massue, et qui, assis sur Garouda, brille comme le soleil. Les tambours et tous les instruments commencent aussitôt un immense concert, auquel s'unissent les cris de lion de tous les habitants. Les Yadavas s'assemblent : Vasoudéva se met à leur tête, et au milieu des sons de la trompe et des autres instruments de musique, le roi Ougraséna se présente au palais de Crichna. Dévakî, Rohinî, Yasodâ et

¹⁸ *Shorea robusta*.

¹⁹ En sanscrit *tâla*.

²⁰ *Nauclea cadamba*.

²¹ On appelle le figuier रोहिन्, *rohin*.

²² En sanscrit *arouna*, qui est la couleur de l'aurore.

²³ श्याम, *syâma*. Ce mot s'emploie pour signifier noir, bleu et même vert.

les épouses du fils d'Ahouca allaient, de maison en maison, se communiquant l'heureuse nouvelle de l'arrivée du héros.

Crichna descendit à la porte de son palais, où Garouda, docile à la voix de son maître, vint le déposer. Le dieu, petit-fils d'Yadou, salua les Yâdavas : il reçut les hommages de Râma, du fils d'Ahouca, de Gada, d'Acroûra, de Pradyoumna et des autres, et entra dans son palais, heureux d'y introduire le Maniparwata et le Pâridjâta¹, l'arbre chéri d'Indra, que le fils de Roukminî avait été chargé d'apporter. Tous ces héros, parents de Crichna, se regardaient l'un l'autre d'un air de surprise, et admiraient l'éclat du Pâridjâta. Ils comblèrent d'éloges le courage de Govinda, et accompagnèrent ensuite le dieu dans l'intérieur du palais que lui avait préparé Viswacarman. Au milieu du gynécée, Crichna fit déposer le Maniparwata, et planter convenablement le divin Pâridjâta, objet de tant de respects et de combats. Le guerrier, qui avait vaincu ses ennemis, s'occupa ensuite de sa famille. Il donna des étoffes, des parures, des bijoux, des esclaves, de l'argent, des colliers de perles brillant comme les rayons de la lune, et des pierreries magnifiques à toutes ces épouses qu'il avait délivrées de la tyrannie de Naraca², sans oublier dans ses générosités Dévakî, Rohinî, Révatî, et le fils d'Ahouca. Mais les plus favorisées furent, sans contredit, Satyabhâmâ, la plus belle des femmes, et Roukminî, fille de Bhîchmaca, la première dans le coeur de Crichna comme dans sa famille³. Elles reçurent de lui des palais plus distingués que les autres, plus élégants par leurs tourelles et leurs terrasses, et un train de maison plus considérable.

CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

SALLE DU CONSEIL.

Vêsampâyana dit :

Crichna rendit aussi à Garouda les honneurs qu'il méritait : il lui adressa des paroles d'amitié, et lui permit de retourner dans sa demeure. Aussitôt l'oiseau céleste, saluant Djanardana, s'éleva dans les airs, et s'en alla. L'empire des poissons, la mer fut troublée du vent de ses ailes. Garouda se rendit avec rapidité vers l'océan oriental. Il avait dit à Crichna en partant : « Quand le moment d'agir reviendra, je serai près de vous ».

Le dieu revit avec plaisir son vieux père Ânacadoundoubhi, le roi Ougraséna, Baladéva, Sâtyaki, Câsya-Sândîpani¹, Brahmagârgya², et les autres vieillards Vrichnis, Bhodjas, Andhacas et Dasârhas : il leur distribua les plus belles pierreries que le sort des combats avait mises entre ses mains. Tous les ennemis de Brahmâ avaient succombé, et avec Crichna triomphaient les Vrichnis et les Andhacas. L'invincible Késava venait de poser les armes. « Honorons le héros digne de tous nos hommages, le guerrier puissant, dont les

¹ Il semble par ces mots que ce passage serait mieux placé la suite de la conquête du Pâridjâta, lecture CXXXII

² Voyez lecture CXXI.

³ कुटुम्बस्य ईश्वरी.

¹ Voyez lecture LXXXIX.

² Le pontife ordinaire des Yâdavas devait être un Gârgya. Une légende du Bhavichyat-pourâna prétend que ce personnage était le dieu Siva incarné. Dans la lecture suivante on dit que c'est ce personnage qui fit pour Crichna les diverses cérémonies du *sanscâra*.

oreilles sont ornées de riches brillants ». C'est ainsi que chantait dans les rues et sur les places de Dwâravatî le barde populaire³.

Djanârdana rendit les premiers hommages à Sândîpani : aussi modeste que généreux, il salua le roi des Vrichnis, Ougraséna. Ensuite il s'inclina avec respect devant son père, dont les yeux étaient remplis de douces larmes, et dont le cœur palpitait de joie : puis il parla avec amitié à Râma et aux autres Yâdavas, les appelant tous par leur nom. Alors, sous la présidence de Crichna, ceux-ci se placèrent sur des trônes divins, éblouissants des feux de mille pierres précieuses. Le héros leur distribua les immenses trésors qu'il avait fait apporter par des esclaves. Il avait voulu que tous les Yâdavas eussent leur part de ce riche butin. Il les avait fait assembler au son du tambour ; et ils étaient venus siéger dans une salle⁴ richement décorée, ornée d'arcades de pierres précieuses et de corail, et qui, remplie de ces chefs illustres, ressemblait à une caverne de la montagne occupée par les lions, rois des forêts. Govinda et Râma tenaient les premières places au milieu de tous ces héros assis suivant leur mérite et leur âge. Élevé sur un siège tout resplendissant d'or, Crichna, saluant Ougraséna, s'était adressé en ces termes à l'assemblée.

³ चाक्रिक, *tchâcrica*.

⁴ C'est cette salle, *sabhâ*, dont il est question à la fin de la CXIVe lecture.